

Nos 71-72-73

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATION MENSUELLE

E.-E.-M. GOUÏN, prêtre

Albert de Mun

ET LE

Devoir social des catholiques



MONTRÉAL

SECRÉTARIAT DE L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1075, RUE RACHEL

1917

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Nihil obstat:

Marianopoli, 30 septembris 1917

E. HÉBERT, censor librorum.

Imprimatur: † PAULUS, arch. Marianopolitanus.

HN

31

E 34

v. 71-73

1917

Albert de Mun et le devoir social des catholiques

La question sociale est vieille comme le monde, tout au moins vieille comme la société, dont les rouages n'ont encore pu être agencés de façon si parfaite qu'ils puissent fonctionner longtemps sans frottements et sans heurts. Mais l'énoncé du problème varie et se complique, car la société se transforme. C'est un organisme qui évolue et non une machine inerte. Chacun des membres qui la composent est doué de vie, d'une vie qui lui est propre et qui souvent se développe aux dépens des organes voisins: on en voit qui apparaissent et qui grandissent, parfois démesurément, pendant que d'autres souffrent et s'atrophient; l'équilibre d'où résulte la santé du corps social est périodiquement bouleversé. A certaines époques de croissance, le malaise devient maladie et l'état est jugé dangereux. Toutes les générosités et toutes les ambitions se donnent alors rendez-vous, comme au chevet de ce monarque oriental qui dispensait honneurs et richesses à qui savait soulager et endormir son mal, mais condamnait à mort les docteurs timides ou malheureux, qui, devant sa souffrance, demeuraient inactifs ou se trouvaient impuissants.

Nous assistons à l'une de ces crises. Le passé n'en a pas connu de plus violente, de plus prolongée. Le mal s'est développé au cours du dernier siècle; loin de se ralentir, il devient d'année en année plus alarmant; les principaux organes du corps social sont atteints, mais aucun plus

profondément que le monde ouvrier. Si la *question ouvrière* n'est pas assurément toute la question sociale, elle en est à l'heure actuelle, le point le plus douloureux. Il faut, à tout prix et sans tarder, la résoudre: autrement, qui peut dire quelles catastrophes se préparent? Les efforts ne manquent pas: sociétés religieuses, écoles philosophiques, partis politiques; ceux qui pensent, ceux qui écrivent, ceux qui parlent, signalent l'importance du problème, étudient les données, poursuivent la solution, recommandent des procédés.

Les catholiques n'ont pas été, ils ne pouvaient pas être les moins empressés à prendre part au débat. A une époque déjà lointaine où les meilleurs esprits conservaient des illusions, Ozanam en France et Ketteler en Allemagne dénonçaient le mal et ralliaient les bonnes volontés. Un jour, le Chef suprême de l'Église entreprit d'exposer par acte authentique, solennel, la pensée de l'Église, et fournit, à défaut d'une solution détaillée, les principes essentiels et les directions sûres qui pouvaient y conduire: ce fut l'encyclique *Revm Novarum*. Mais la lettre pontificale ne fut pas un acte isolé: elle est le point central d'un grand mouvement social catholique, qui l'a préparée en y disposant les esprits, en étudiant et expérimentant les projets les plus efficaces, et s'en est ensuite inspiré, en poursuivant l'application aux situations concrètes et aux maux particuliers des remèdes généraux qu'elle formulait. Dans le groupe des hommes distingués, esprits clairvoyants et cœurs généreux, qui furent les promoteurs de ce mouvement, une figure se détache, celle d'*Albert de Mun*. Par la fécondité de son apostolat, le charme de sa parole, la noblesse de son caractère, l'orthodoxie de sa doctrine et l'ampleur de ses vues il en est assurément le principal représentant.

La plume exercée de M. Saint-Pierre a résumé jadis à l'usage des lecteurs de l'École Sociale Populaire l'œuvre

d'Albert de Mun et leur a donné le désir d'entrer en commerce direct avec ce magnifique apôtre du catholicisme social. Mais sa pensée, dispersée à travers sept volumes de *Discours* et six volumes d'articles: *Combats d'hier et d'aujourd'hui*, n'est pas facilement accessible. On aimera trouver rassemblés en de courtes brochures des textes authentiques et choisis, groupés autour des trois idées maîtresses de sa prédication sociale.

1° *Le devoir social des catholiques.*

2° *L'organisation ouvrière.*

3° *La législation sociale.*

Les citations extraites des *Discours* sont faites d'après l'édition Poussielgue in-12, et celles extraites des *Combats* d'après l'édition Lethielleux in-8.

Nous présentons aujourd'hui la première de ces brochures: *le Devoir social des catholiques.*

Nous la diviserons en deux chapitres:

1° *Motifs du devoir social.*

2° *Appels au devoir social. Conseils pour le devoir social.*

I. — MOTIFS DU DEVOIR SOCIAL

On peut ramener à cinq les motifs du devoir social que Monsieur de Mun s'est plu à rappeler aux catholiques.

Ils sont: 1° *Bénéficiaires d'un privilège*: la grâce de la foi. On ne reçoit pas les dons de Dieu pour en jouir égoïstement: on doit les faire fructifier et en faire profiter ceux qui ont moins reçu: c'est vrai de l'éducation, de la fortune; c'est plus vrai encore de la foi.

2° *Dépositaires de doctrines et d'énergies* qui ne sont pas seulement utiles, mais indispensables au salut social. Puisqu'ils détiennent le remède, l'*unique* remède, et qu'ils le détiennent *seuls*, il ne leur est pas permis de le tenir secret.

3° *Héritiers d'une tradition*: ils doivent la continuer. Cette tradition qui remonte au Christ et qui s'est perpétuée sans interruption dans l'Église les voue au soulagement de toutes les misères et au soutien de toutes les initiatives bienfaisantes.

4° *Sujets de deux vertus: justice et charité*, dont les exigences vont fort loin, la première ne devant être pleinement satisfaite que quand toute oppression sera bannie et tout droit respecté, la seconde commandant de voir en chaque homme un frère, de l'aimer et de lui faire tout le bien possible.

5° Enfin, *membres solidaires d'une famille*, dont l'honneur et l'intérêt réclament que ses fils ne se laissent dépasser par personne quand il s'agit de mettre fin aux misères et d'organiser pour les déshérités une vie heureuse.

I. — LE PRIVILÈGE DES CATHOLIQUES

«L'idée d'une grâce reçue implique celle d'une reconnaissance contractée envers son auteur; et il est impossible

«d'admettre que ceux à qui Dieu a fait dans sa libéralité
«des dons particuliers ne soient pas tenus envers lui à des
«obligations en rapport avec le bienfait.

«... L'homme n'a point d'autre fin que Dieu, à qui il
«doit se reporter tout entier avec tous les biens qu'il tient
«de sa miséricorde et ainsi nul n'est ici-bas pour jouir, mais
«pour user, en vue de cette fin commune, des dons qu'il
«a reçus...

«Oui, vous êtes élevé au-dessus de vos frères, vous à qui
«Dieu a fait la grâce par excellence, en vous donnant, dans
«une éducation chrétienne, le bienfait de la foi. Mais pensez-
«vous que votre dette soit payée et votre tâche accomplie,
«parce que, maître de ce trésor, vous l'avez précieusement
«gardé pour vous-même? Jetez donc les yeux autour de
«vous, car, pendant que vous vous endormez dans cette
«quiétude, voilà que tout le peuple grandit dans l'impiété
«et que Jésus-Christ vous regarde, vous qu'il a choisi pour
«en faire un chrétien, attendant que vous alliez, pour secourir
«sa religion méconnue, vous offrir comme auxiliaire à la
«trop faible cohorte des gardiens du sanctuaire...

«La religion m'enseigne que la supériorité des uns leur
«créé envers les autres des devoirs particuliers, que ceux qui
«sont en haut ont charge de ceux qui sont en bas: charge
«de leur âme, charge de leur intelligence, charge de leur
«corps; que la supériorité ne leur a été donnée que pour
«cela, et que, s'ils laissent perdre, en jouissant sans les faire
«fructifier au dehors, les dons qu'ils ont reçus... ils manquent
«à leur mission et trahissent la Providence...

«C'est pourquoi la grande, l'unique affaire est de nous
«convertir nous-mêmes, non point de nous convertir à la
«foi, puisque Dieu nous a fait naître chrétiens, mais de nous
«convertir à notre devoir social, à ce devoir de dévoue-
«ment...»

*Discours prononcé à la clôture de la troisième assemblée générale des membres de l'œuvre des cercles catholiques, le 22 mai 1875. Discours; tome 1, p. 103 à 107.*¹

«Qu'est-ce qu'un chrétien ? demande le catéchisme.

«C'est celui qui, étant baptisé, croit et professe la doctrine chrétienne.

«Professer une doctrine, ce n'est pas seulement en avouer «la croyance ou même en accomplir les préceptes. «C'est, «dit le dictionnaire de Littré, l'enseigner publiquement», «et l'enseigner publiquement, c'est la propager, l'apprendre «à ceux qui ne la connaissent pas, la soutenir contre ceux «qui la combattent. Voilà l'engagement du baptême.»

Suit la réponse à trois difficultés: 1° A quoi bon ? c'est inutile; nous sommes vaincus d'avance. 2° C'est l'affaire des prêtres: nous n'avons ni qualité, ni mission pour cet office. 3° Que faire ? nous ne savons ni manier la parole, ni manier la plume.

«N'est-il pas bien d'autres moyens qui s'offrent aux «hommes de bonne volonté pour servir leur cause ? La pra- «tique journalière des œuvres, le dévouement personnel «dont elles donnent l'occasion sont d'aussi fructueuses pré- «dications qu'un discours ou qu'un écrit.

«Ce qui importe, ce n'est pas la forme de l'action, c'est

1 Ce tome 1 porte en sous-titre *Questions Sociales* et contient exclusivement les discours et allocutions ayant trait aux questions sociales, prononcés par le grand orateur de 1876 à 1887. Les *discours politiques* de cette période forment les tomes II et III. A partir du tome IV, l'éditeur abandonne la distinction entre discours sociaux et discours politiques, pour s'en tenir à l'ordre chronologique: le tome IV comprend les années 1888 à 1891; le tome V, 1891 à 1894; le tome VI, 1894 à 1899 et le tome VII, 1899 à 1902. A cette date, Albert de Mun saisi à la gorge d'un mal impitoyable renonce à la tribune, mais n'abandonne pas pour cela le combat: la parole lui manque, il prend la plume et se révèle du premier coup journaliste incomparable. Ses articles et ses brochures, grossis de trop rares discours que des reculs passagers du mal lui permettent de prononcer, composent les séries *Combats d'hier et d'aujourd'hui*: la première s'intitule, suivant les éditions, *La défense des congrégations et des écoles libres* ou *Vers la séparation* et va de 1902 à 1905; elle est continuée par un supplément formant volume à part: *Contre la séparation. De la rupture à la condamnation*; la seconde *Lendemain de séparation* va de 1905 à 1909; les trois dernières sont des collections d'articles et d'écrits divers parus respectivement en 1908, 1909, 1910. Sous le titre *Pour la Patrie* et *l'Heure décisive*, la librairie Emile Paul a édité deux recueils d'articles publiés en 1912 et 1913, à l'époque de la crise marocaine et de la campagne pour la loi de trois ans. Enfin l'*Echo de Paris* a réuni en volume les *Derniers articles d'Albert de Mun*: juillet, octobre 1914.

«l'action elle-même qui, suivant le mot de Sénèque, est «la preuve de la vie.»

L'écrivain termine par ce mot d'un curé de campagne qui signifie seulement que beaucoup de chrétiens riches ont méconnu leur devoir. «Ah! si ces chrétiens riches s'étaient un peu plus occupés du peuple à l'exemple des francs-maçons, s'ils avaient davantage payé de leurs personnes, peut-être auraient-ils sauvé la religion et la France.»

(Article: *l'Apostolat laïque. Combats, III série, p. 45 à 53*).

«Nous sommes catholiques; notre foi nous enseigne que «nous sommes comptables envers Dieu des grâces qu'il «nous a faites, tenus d'user de ses dons pour le salut des «âmes et pour le soulagement des corps de ceux qui peinent, «qui souffrent autour de nous. Ah! nul assurément parmi «les chrétiens ne voudrait désavouer ce principe fondamental «de sa religion. Mais quand il s'agit d'en venir aux faits, «aux applications pratiques, les objections, les réserves, les «distinctions se pressent aux lèvres des meilleurs. Tout le «monde accepte le devoir de la charité quand elle se borne «à l'aumône, au souci de la misère, au soin des malades, «mais quand elle s'élève jusqu'à la justice, quand il faut «sacrifier des intérêts, reconnaître des droits, concilier des «droits opposés, alors les difficultés commencent, les pro-«testations surgissent.»

Allocution prononcée à l'assemblée générale du comité d'initiative rurale, le 24 mai 1910. Combats, V série, p. 395.

II. — LA VALEUR SOCIALE DU CATHOLICISME

«Seul le catholicisme a pour lui la lumière et la révélation «divines; seul, il est assez fortement organisé pour engager «la lutte contre la révolution et la soutenir victorieusement. «Seul, il pourra dire à la révolution qu'elle est fondée sur «le faux principe de la souveraine indépendance humaine;

«parce que seul il a repoussé ce principe dans toute son étendue, enseignant que l'homme est essentiellement dépendant, qu'il n'est libre qu'à cette condition, et que la liberté ne saurait exister que par le respect de l'autorité. Seul il pourra apprendre aux hommes à distinguer le bien du mal, l'erreur de la vérité, le juste de l'injuste, parce que seul il a établi dogmatiquement ces distinctions essentielles, parce que seul il a professé que le mal n'a point le droit de se produire à l'égal du bien, et que la liberté ne consiste point à choisir entre le bien et le mal, mais seulement entre les différentes formes du bien. Seul, le catholicisme pourra refaire l'éducation religieuse parce que seul il en a la tradition, le dévouement et la capacité. Seul enfin, il pourra tenir tête dans l'avenir à ceux qui voudront encore nier Dieu, parce que seul il ose affirmer Dieu partout et toujours, parce que seul il n'a jamais peur, quelque petit que soit le nombre de ses défenseurs, et qu'il est toujours sûr de la victoire, ne fut-ce que de celle du martyre!

«N'en doutez pas, Messieurs, le jour viendra où tout le monde voudra se ranger derrière nous et à l'abri de notre drapeau pour chercher l'unique espérance et la dernière voie de salut qui resteront encore.»

Discours prononcé à l'inauguration du cercle de Brotteaux, à Lyon, le 1 décembre 1872. Discours 1, p. 50-51.

«Au milieu du désordre universel, seuls les catholiques ont des principes nets et définis; seuls ils puisent à des sources certaines cette distinction du bien et du mal que les autres sont impuissants à trouver, et seuls ils apprennent d'un enseignement infaillible ce qui est juste et ce qui est injuste, ce qui est le droit et ce qui ne l'est pas, ce qui est l'erreur et ce qui est la vérité! seuls enfin, ils peuvent assurer à l'autorité le respect qu'elle mérite, parce qu'ils en découvrent en Dieu la source légitime et dans la loi divine la

«règle fondamentale, hors de laquelle il n'y a place que pour
«l'arbitraire et la violence... Seuls ainsi les catholiques sont
«aujourd'hui capables de prendre d'une main ferme le gou-
«vernail de la société et de la conduire au port à travers
«les tempêtes soulevées par l'esprit moderne..»

«Non contents de résister et de nous défendre, nous
«devons conquérir, et, prenant l'offensive, opposer aux doc-
«trines qui s'avancent contre nous, non seulement une digue,
«mais l'invasion de notre propre doctrine.»

*Discours prononcé à la clôture de la cinquième assemblée
générale des membres de l'œuvre des cercles catholiques, le
2 juin 1877. Discours 1, p. 237-238.*

«La lutte sociale est la fatalité du monde et seule l'Église
«est prête à y faire face. Seule, elle porte dans son sein
«la foi qui relève et qui console, la foi qui éteint les déses-
«poirs et qui fortifie les âmes. Seule, elle apporte aux hom-
«mes dans la fraternité chrétienne le secret de la paix et
«le ferment des institutions communes. Seule, elle garde les
«lois de la justice qui donnent aux grands la mesure de leur
«force, aux faibles la garantie de leurs droits. Seule, elle
«possède les trésors de la charité qui subvient aux souffrances
«et prévient la misère. Seule ainsi, elle peut inspirer la triple
«réforme d'où dépend le salut social: l'éducation qui forme
«les âmes, l'organisation qui rapproche les intérêts, la légis-
«lation qui protège la faiblesse.

«Ainsi toute réforme sociale vient de Dieu, et ceux-là
«seuls peuvent l'accomplir qui se confient dans ses lois...

«Si Dieu ne répond pas au problème social, rien n'y
«répond assez!» écrivait Louis Veuillot dans la préface des
Libres Penseurs.

«Qui donnera la réponse de Dieu à cette société troublée ?
«Qui, si ce ne sont les catholiques ?»

*Discours prononcé devant les étudiants de l'université ca-
tholique de Louvain, le 12 février 1885. Discours 1, p. 464.*

«Combattre le rationalisme révolutionnaire par le rationalisme conservateur, c'est une folie, c'est se vouer à l'impuissance.

«Il y a deux choses en présence: l'ordre chrétien, qui est la justice et la charité, et l'ordre païen, qui est l'égoïsme et l'oppression.

«La lutte est là, entre le droit de Dieu et la souveraineté de l'homme. Si on n'écrit le droit de Dieu, garantie du droit du faible, au frontispice de la réforme sociale, on la condamne à périr dans la stérilité ou à retourner au droit du plus fort...

«La réforme sociale sera chrétienne ou elle ne le sera pas.»

Discours prononcé au premier congrès des œuvres sociales à Liège, le 29 septembre 1886. Discours 1, p. 535.

«J'ai la prétention de connaître le peuple... il n'est pas, il ne sera jamais, il ne peut pas être un sceptique. Il est l'être éternellement souffrant, et parce qu'il souffre, il a un perpétuel besoin, pour être soulagé, de croire et d'espérer. C'est par là qu'il est vraiment grand et qu'à travers toutes ses erreurs, il est digne de tout l'amour et de tout le dévouement de ceux que la fortune ou l'éducation ont fait sortir de ses rangs. C'est pour lui qu'a été dite la parole qui a traversé les âges et qui remue encore les cœurs, au déclin de ce siècle: j'ai pitié de cette foule.»

Et comme des interruptions surgissent à gauche: «Je veux vous apprendre ce que c'est que la doctrine chrétienne... C'est ici qu'il faut le dire, ici, à cette tribune, parce que c'est ici que, pendant quinze années, j'ai entendu dénoncer le christianisme comme l'ennemi du peuple...

«Le christianisme, l'ennemi du peuple! lui qui, le jour où il s'est levé dans le monde, s'est jeté entre les forts et les faibles, disant à la force: tu n'iras pas plus loin; tu ne tueras pas; tu ne prendras pas le bien d'autrui; disant au

«maître: ton ouvrier est ton égal devant Dieu; tu es responsable de son corps comme de son âme; et si tu le payes injustement, ce salaire injuste criera vengeance contre toi; enseignant à tous, aux riches comme aux pauvres, que la fraternité est la grande loi du monde, que l'amour en est le principe, la justice, le couronnement, le sacrifice, la condition nécessaire; et leur offrant une immortelle destinée en échange de ce sacrifice librement consenti!...

«Voilà la doctrine chrétienne!... Elle a rempli le monde, elle le remplit encore...

«Elle ne proclame pas que l'homme a tous les droits, mais elle reconnaît les droits de chacun, des petits comme des grands, et elle en donne la garantie dans la loi divine qui oblige tout le monde.

«Elle ne fait pas du bien-être l'objet exclusif de l'activité des hommes, mais elle les conduit, par le double effort de la charité et de la justice, vers l'amélioration de leur destinée; elle n'abuse pas du besoin de croire et d'espérer qui est dans l'âme populaire pour exalter ses passions et la tromper par d'irréalisables promesses, mais elle l'aide chaque jour à travailler courageusement pour rendre son sort meilleur...

«Vous qui parlez de notre impuissance, qu'est-ce donc que vous donnez au peuple, vous, en échange de la foi que vous lui prenez? Quoi? Est-ce la justice que vous lui avez promise? Non, vous ne la lui donnez pas, et vous ne pouvez pas la lui donner!

«Car la justice suppose l'inflexible résistance aux abus de la force et de la puissance, à l'égoïsme de la richesse; et quand, foulant aux pieds la loi divine, on a déchaîné la lutte ardente des passions et des intérêts, on n'a plus rien, rien à dire à ceux qui, étant vainqueurs dans la lutte, écrasent les vaincus.»

Discours prononcé à la Chambre des députés, le 16 novembre 1892. Discours V, p. 250 à 254.

«De toutes les manières et de quelque côté qu'on envisage le problème social, la solution n'en apparaît que dans les préceptes et l'action de l'Église...

«Ce n'est pas trop de l'union de tous les chrétiens pour lutter contre le péril qui menace l'ordre social. Tant qu'ils ne se seront pas accordés sur certains points fondamentaux, tant qu'ils n'auront pas reconnu dans l'encyclique les fondements d'une économie sociale chrétienne et accepté sur cette base un programme commun avec la résolution de le mettre en pratique, leur résistance aux progrès du socialisme sera frappée d'impuissance...

«La société menacée ne peut se défendre qu'en s'appuyant sur le christianisme, non pas en se bornant à l'invoquer comme le gardien de la richesse et le protecteur de ses privilèges, non pas en lui demandant seulement, avec les espérances de la vie future, les arguments les plus propres à faire supporter, de ceux qu'elle frappe, la souffrance imméritée, et, par l'exercice de la charité, les moyens de la soulager, mais en acceptant sa doctrine intégrale et en appliquant dans les mœurs, dans les institutions et dans les lois, les principes de justice qu'il a apportés sur la terre. «Hors de là tout est vain.»

La question sociale au XIX siècle. Brochure publiée en décembre 1899. Discours VII, p. 72-73.

«Pendant de longs siècles, l'humanité tourmentée de souffrances a bu «le remède du Christ»; tout ce qu'elle a connu d'apaisement et de consolation, c'est de lui qu'elle l'a reçu, depuis les esclaves affranchis jusqu'aux captifs visités par saint Vincent de Paul, depuis le repos du septième jour jusqu'à la trêve de Dieu! Dans notre temps encore, livré à la cupidité triomphante, c'est lui qui panse les plaies de la civilisation. L'esprit du divin Guérisseur

«anime à son insu notre société malade: elle vit de ce qu'elle en garde dans ses organes vieillis.»

Article du 8 mai 1909. Combats, IV série, p. 225.

«La société qui s'écroule n'a vécu que du reste de christianisme qu'elle gardait dans ses moelles. Seul, ce ferment «mystérieux lutte depuis cent ans contre le germe de mort «qui la dévore.»

Article du 10 janvier 1910. Combats, V série, p. 364.

III. — LE RÔLE SOCIAL DE L'ÉGLISE

«Catholique, je parle à des catholiques et c'est à ce titre «que je vous adjure de prendre résolument en mains la «cause des ouvriers...

«Je vous le demande, parce que ce sont dans l'ordre «social les petits et les faibles, et que la protection des faibles «est la gloire de l'Église catholique, sa tradition constante «et le patrimoine qu'elle a transmis à ses enfants...

«L'Église catholique, pendant de longs siècles, a été la «protectrice des petits, la médiatrice entre les forts et les «faibles: elle a exercé cette tutelle et cette médiation, non «seulement par l'enseignement de la charité et l'adoucissement des mœurs, mais encore par une législation efficace «et par une organisation puissante...

«Au milieu du désordre grandissant, l'Église est encore «debout, appuyée sur sa tradition séculaire, certaine de son «immortalité, montrant aux princes et aux peuples le chemin «du salut dans le retour à des lois que sa bonté sait plier «aux besoins de tous les temps...

«Ne laissons à personne... l'honneur qui nous appartient «comme catholiques, par droit de naissance, de défendre et «de protéger les ouvriers.»

Discours prononcé à la clôture de la douzième assemblée

générale des membres de l'œuvre des cercles catholiques, le 7 juin 1884. Discours 1, p. 419-426.

«Quand la barbarie triomphante fut maîtresse de cette
«société encore toute pleine des corruptions du césarisme
«vaincu, l'Église romaine, délivrée des persécutions et sortie
«des catacombes, armée de sa puissante unité conquise par
«tant de combats, et parée de l'éclat de la science et du génie,
«apparut pour la sauver de la ruine, comme une patiente
«et fidèle protectrice. Suivant la belle parole de M. Thiers,
«elle recueillit l'esprit humain comme un pauvre enfant
«abandonné que, dans le sac d'une ville, on trouve expirant
«sur le sein de sa mère égorgée; et ce fut pour le cacher dans
«ses pieux asiles, défendus par le prestige de la croix des
«brutales atteintes de la violence; elle vit autour d'elle la
«force toute-puissante, les esclaves enchaînés, les faibles
«écrasés, et, conduite par son instinct maternel, elle prit
«parti pour les petits contre les grands, brisant peu à peu
«les fers du paganisme, courbant les fronts pour y verser
«l'eau du baptême, apaisant les cœurs par l'exemple du
«calvaire, relevant la femme avilie par l'image de la Vierge-
«Mère, et jetant au fondement de la société nouvelle, comme
«une base inébranlable, la famille organisée sur le divin
«modèle de Nazareth...»

L'orateur montre ensuite dans un beau raccourci d'histoire par quels patients efforts l'Église réussit à faire succéder le règne de la justice à la domination de l'arbitraire, puis à compléter l'œuvre de la justice par la charité. Il expose ses interventions dans la question du travail et son rôle dans l'établissement des corporations.

«Par l'organisation de la charité, par le repos du dimanche, «par la limitation des heures du travail, par la protection «de la femme et de l'enfant, l'Église avait répondu aux problèmes qui soulèvent aujourd'hui les ardentes revendicæ-

«tions des peuples et qui tourmentent vainement le cerveau
«des législateurs; enfin par ses décrets sur l'usure, elle avait
«prévenu l'abus effrayant des spéculations qui ruinent au-
«jourd'hui les familles et les nations.

«Ce n'est pas cependant encore toute l'œuvre de l'Église.
«En rapprochant les hommes par le sentiment de la frater-
«nité chrétienne, elle les conduisit peu à peu à s'unir et à
«s'entr'aider pour les œuvres de prière et de charité, pour la
«protection des pauvres, des vieillards et des infirmes, puis,
«par le développement naturel de l'esprit d'association,
«pour tous les besoins, pour tous les intérêts de la vie, et
«enfin pour la défense commune. Les confréries et les
«ghildes naquirent de ce mouvement des cœurs: les hommes
«se groupèrent pour maintenir la paix ou la trêve de Dieu,
«et sur le fondement ainsi posé s'éleva peu à peu l'édifice
«social, avec ses corps organisés suivant l'ordre des intérêts
«communs; le travail, instrument principal des intérêts
«et des besoins, fut le premier objet de l'association commune,
«et la corporation, rapprochant les maîtres et les ouvriers,
«lui donna partout une féconde et pacifique organisation.»

*Discours prononcé devant les étudiants de l'université ca-
tholique de Louvain, le 12 février 1885. Discours 1, p. 442-448.
Voir dans Combats, IV série, tout l'article: Rôle social de
l'Église, p. 266-273.*

«J'ai vu (dans un discours de M. Clémenceau à la Roche
«sur Yon en 1906), l'Église catholique accablée d'injures et
«de calomnies... Je l'ai vue accusée «d'avoir toujours été
«pour les puissants de la terre contre les faibles, malgré le
«verbalisme de son enseignement», et toute son histoire
«accourait à mes yeux, montrant les œuvres de fraternité
«dont elle a couvert le monde, les pauvres secourus, les
«captifs rachetés, les malades soignés au péril de la vie, les

«humbles relevés et le peuple défendu contre les abus de la «force.»

Un discours de M. Clémenceau. Combats, II série, p. 40-41.

La tradition n'est pas rompue et l'activité sociale de l'Église n'est pas ralentie. Un député, M. Gérard-Varet, avait avancé cette énormité: «Depuis un siècle, l'Église s'est comme repliée sur elle-même, retirée à l'écart de tous les grands mouvements sociaux.» Il s'attire cette réponse:

«J'aurais voulu dérouler en quelques mots sous les yeux «de ce professeur, vraiment trop peu au courant des choses «de son temps, l'histoire de l'action sociale catholique depuis «un quart de siècle, et non seulement lui apprendre que sur «tous les sujets dont se préoccupent les travailleurs: acci- «dents, retraites, protection de l'enfant, de la jeunesse, de «l'ouvrier lui-même, nous avons déposé des projets de loi «élaborés par cette école qu'il accuse de n'avoir rien produit «de «concret», mais le promener un moment à travers toute «cette moisson d'œuvres sociales qui, d'un bout à l'autre du «pays, lève sous nos pas et dont la vue, chaque année, «arrache des cris d'alarme à des adversaires plus clairvoyants; «j'aurais voulu lui lire le programme des *Semaines* et des «*Journées sociales*, lui montrer ce prodigieux effort de travail, «d'étude et de pensée, qui vient pour la guider s'ajouter à «notre action; et, cette tâche accomplie, lui dire: Ce mouve- «ment immense, qui ne s'arrêtera plus, qui finira par débor- «der jusqu'au cœur du peuple, c'est l'Église qui l'a inspiré, «qui le conduit, qui le soutient de ses bénédictions.»

Les interpellations sur l'école, 17 janvier 1910. Combats, V série, p. 10-11.

IV. — LES EXIGENCES DES VERTUS CHRÉTIENNES

a) *Justice*

Sous les lèvres et sous la plume de M. de Mun, justice ne doit pas s'entendre habituellement de la stricte justice ou justice commutative, qui oblige sous peine de réparation et se distingue essentiellement de la charité: le mot veut ici être pris dans un sens plus large: l'orateur n'écrit pas un traité théologique sur la vertu de justice. Il n'est sûrement pas de ceux à qui Pie X reprochait par la plume du cardinal Merry del Val «d'avoir élargi plus que de mesure le domaine de la justice au détriment de la charité», précisément «faute de l'esprit que lui, Albert de Mun, a su imprimer à son œuvre». (Lettre du cardinal Merry del Val au comte de Mun, 7 janvier 1913.)

«Le catholicisme a représenté dans tous les siècles la «lutte contre les oppresseurs de tous les genres, et c'est par là «qu'il conduit aujourd'hui ceux qui se réclament de lui à «prendre position dans la question sociale.

«C'est par là qu'il intervient dans le régime du travail «pour faire respecter la dignité de l'homme, de l'enfant et «de la femme, pour empêcher l'abus qui peut être fait de «leurs forces, pour leur garantir la paix de la vieillesse, «l'honneur du foyer domestique.

«C'est par là qu'il intervient dans le régime de la propriété, «de la propriété foncière en particulier, pour rappeler à «ceux qui la possèdent qu'elle n'est pas un placement de «capitiaux, mais une charge sociale, et qu'elle doit être cons- «tituée en vue de la famille et de sa stabilité, sans lesquelles «le sol de la patrie n'est plus qu'un mot vide de sens.

«C'est par là qu'il intervient dans le régime du crédit, «non pas pour interdire au capital associé au travail de jouer «un rôle fécond, mais pour empêcher que l'argent, livré

«sous le nom complaisant de théorie du crédit public aux
«entreprises de la spéculation, ne soit détourné de son véri-
«table objet et n'élève, en face du collectivisme d'en bas,
«un collectivisme d'en haut, qui ne serait ni moins dangereux,
«ni moins antisocial.

«Régime du travail, régime de la propriété, régime du
«crédit, voilà le triple sujet qui sollicite le dévouement des
«catholiques.»

*Discours prononcé à l'assemblée générale des catholiques
de France, le 10 mai 1887. Discours 1, p. 562-563.*

«Qui que vous soyez, ouvriers, patrons, industriels, pro-
«priétaires, hommes politiques et hommes du monde, dès
«que vous êtes catholiques, voilà votre loi: «Pitié et justice
«pour le peuple au nom de Jésus-Christ»!

*Discours prononcé au banquet du quinzième anniversaire
de la fondation de l'œuvre des cercles catholiques, le 22 mai 1887.
Discours 1, p. 568.*

«Être chrétien, ce n'est pas seulement pratiquer la religion
«saintement dans sa vie privée et défendre de toutes ses
«forces certains principes de christianisme, c'est aller jus-
«qu'au bout des doctrines chrétiennes, et particulièrement
«protéger le faible de toute son énergie, de toutes ses forces;
«c'est rendre à l'ouvrier sa femme, son épouse, son honneur,
«sa dignité, son foyer, tout ce que le christianisme a voulu
«pour lui.»

*Discours prononcé à l'assemblée commémorative des États
du Dauphiné, tenue à Romans, à l'occasion du centenaire de
1789, le 10 novembre 1888. Discours IV, p. 119.*

«Le catholicisme étant par essence une religion sociale...
«son action doit nécessairement s'étendre au-delà des questions
«personnelles, au-delà des relations individuelles; elle doit
«s'étendre à la vie même de la société, à toutes les relations

«qu'elle fait naître et particulièrement à celles qu'engendre
«la vie économique; car la vie économique met en cause
«toutes les questions qui intéressent le plus directement
«l'humanité, la famille et sa subsistance, la propriété et son
«usage, la paix publique et la prospérité de la nation.

«Dans cet ordre d'idées, il ne s'agit plus seulement de
«soulager la misère et de secourir la pauvreté, il s'agit de
«garantir des droits sociaux; il ne s'agit plus seulement de
«charité, il s'agit de justice.

«Et la justice, dans son acception sociale, se reconnaît
«d'abord à ce trait distinctif, qu'elle a pour effet d'assurer
«la protection des faibles contre tous les dangers de la force,
«qu'ils naissent de l'abus volontaire que les hommes en
«peuvent faire ou de l'involontaire excès où les entraînent
«les circonstances.»

*Discours prononcé au Congrès de l'Association catholique
de la Jeunesse française à Besançon, le 29 novembre 1903.
Combats, 1 série, p. 467-468.*

«Ce mouvement universel des mœurs et de la législation
«vers une organisation sociale où les droits et les intérêts
«du peuple sont représentés et protégés par des institutions
«qu'il administre et gouverne librement, où les faibles sont,
«par la puissance des associations autonomes, garantis
«autant que possible contre la tyrannie du pouvoir souverain,
«des abus de la force et les excès des détenteurs de la richesse...
«bien loin d'effrayer les catholiques, répond à leurs obliga-
«tions les plus certaines. Ils doivent en prendre résolument
«la tête, quelles que soient les formes de la société civile,
«parce qu'ils sont, par l'effet même de leur foi religieuse,
«les défenseurs nés des faibles et des déshérités, les promo-
«teurs naturels de la justice sociale.»

La conquête du peuple, dans Combats, II série, p. 343-344.

b) Charité

«Quand je songe que cette crise (la crise ouvrière)...
«entraîne une effroyable misère pour des milliers d'hommes,
«de femmes et d'enfants, quand je songe que l'essor indéfini
«de la production et l'accroissement des richesses pour
«quelques-uns rencontrent comme correctif cette détresse,
«cette incertitude du lendemain, cet anéantissement du
«foyer et de la famille et cette dégradation de l'enfance qui
«sont le partage du plus grand nombre, quand je songe enfin
«que ceux-là sont cependant des hommes comme nous,
«sortis de la même origine, créés pour la même fin, animés
«comme nous d'une âme immortelle; quand ces images
«se pressent devant mes yeux, mon cœur se serre, ma cons-
«cience se trouble, et je me demande s'il est possible que des
«catholiques, que des chrétiens acceptent froidement un
«pareil état social. Je ne le crois pas et je ne m'y résoudrai
«jamais.»

Discours prononcé devant les étudiants de l'université catholique de Louvain. le 12 février 1885. Discours 1, p. 458.

«Pour nous, ces hommes qui souffrent..., ce sont des
«frères rachetés par le sang de Jésus-Christ, que leur faiblesse
«a placés sous notre sauvegarde et que nous n'avons pas le
«droit d'abandonner aux passions qui exploitent leurs corps
«et qui perdent leurs âmes.

«Voilà la raison décisive qui suffit contre toutes les autres,
«contre les difficultés, les fatigues et les découragements.

«Nous n'avons pas le droit! *Non possumus!*... Nous ne
«pouvons pas abandonner la cause des ouvriers...

«Quoi, ces hommes sont nos frères! ils ont une âme sem-
«blable à la nôtre; ils sont rachetés par le sang de Jésus-
«Christ! et nous acceptons pour eux ces souffrances et ces
«injustices: nous acceptons, ce n'est pas assez, nous procla-

«mons que c'est une nécessité de la concurrence, une condition de la richesse..., l'effet du libre jeu des forces économiques! Nous avons fait de cet esclavage nouveau une «loi de la société!»

Discours prononcé au premier congrès des œuvres sociales à Liège, le 29 septembre 1886. Discours 1, p. 530-533.

«Le catholicisme est avant tout une religion d'amour, «et le propre de l'amour et du sacrifice est, pour les grands, «d'abandonner au profit des petits quelque chose de leurs «forces et de leurs avantages, pour tout dire en un mot, de «vaincre l'égoïsme.

«Trop souvent, les catholiques ont oublié ce caractère «fondamental de leur foi, et c'est ainsi qu'ils se sont laissé «dérober par le socialisme une portion de leur héritage.

«Il faut la reconquérir. Il ne faut pas permettre que «cette religion d'amour et de sacrifice soit abaissée au point «de paraître une religion d'intérêt, et qu'on puisse reprocher «à quelques-uns de ceux qui la professent d'y voir surtout «une organisation de sécurité publique, une institution «établie pour la défense des riches contre les révoltes des «pauvres et comme une sorte de gendarmerie sociale.»

Discours prononcé au congrès de l'A. C. J. F. à Besançon, le 29 novembre 1903. Combats, 1 série, p. 469.

«On n'est pas catholique pour vivre sans effort, pour «asservir sa pensée aux préjugés et aux lois des régimes qui «passent, pour énerver sa volonté dans les faciles complaisances de l'indifférence égoïste.

«L'effort est naturel à ceux qui aiment. L'amour dompte «la révolte de l'esprit, l'attrait du plaisir et la résistance de «la paresse. Il fait plus encore; il porte avec lui, dans les «sacrifices qu'il impose, des joies ineffables... L'amour du «peuple sincère et désintéressé, l'amour pratique des faibles

«et des déshérités est ainsi la condition première de l'action sociale.

«C'est l'essence même du régime chrétien, sa force et sa fécondité.»

La leçon des élections sénatoriales, 10 janvier 1909. Combats, IV série, p. 220-221.

«Mais de quoi vous mêlez-vous ?» Ah! je la connais «la parole meurtrière que j'entends depuis trente-cinq ans, «tomber comme un couperet sur toutes les initiatives généreuses, sur toutes les idées de réforme sociale!...

«De quoi nous nous mêlons ? Tout simplement d'être des chrétiens.

«L'intérêt public, la salubrité, la préservation physique et morale, ce sont assurément, à l'appui des lois sociales, des raisons très fortes; mais ce ne sont pas les plus décisives. «Nous en avons une autre, plus puissante, et plus haute, qui nous oblige à prendre la défense des déshérités. Ozanam disait: «Vous qui vous vantez d'être catholique, que faites-vous ?» C'est le fond de la question...

«De quoi nous nous mêlons ? Mais pendant que proteste ainsi le bien-être inquiet, entendons-nous les voix qui montent de la foule misérable ? «Quoi! vous êtes des chrétiens! on vous voit dans vos églises, assidus à la prière, attentifs à l'Évangile ? Et vous ne vous mêlez pas de nos souffrances!»

«Non, cette parole-là, mille fois plus terrible que l'autre, nous ne l'entendons pas!... croit-on que ceux qui souffrent ne l'entendent pas, eux, gronder dans le silence de leurs cœurs ?

«Que voulez-vous qu'il pense, cet homme qui vous voit sortir du temple où vous avez appris qu'il est votre frère quand vous passez, indifférent, devant ses misères?... Il sait que vous êtes les disciples d'un Maître qui pleurait

«sur la foule. Et il voit vos yeux secs: et vous croyez qu'il «ne dit rien ?

«Entre ceux qui vous reprochent de parler et ceux qui «vous accusent de vous taire, il faut choisir.»

De quoi vous mêlez-vous? 18 décembre 1909. Combats, IV série, p. 332-335.

V. — L'HONNEUR ET LES INTÉRÊTS CATHOLIQUES

«... Si nous voulons que le peuple nous entende, qu'il «prenne confiance en nous, il faut nous placer sur le terrain «où s'agitent ses intérêts, ses espérances et ses passions «elles-mêmes, où se heurtent ces questions sociales, qui sont «des questions de vie et de mort, non seulement pour lui, «mais pour le pays tout entier...

«Un des sentiments qui font la force des socialistes «vis-à-vis du peuple, c'est qu'ils ont fondé leurs revendica- «tions sur un sentiment naturellement gravé dans le cœur «de l'ouvrier qui souffre, c'est qu'ils ont promis un idéal de «justice qu'autrefois, dans les siècles passés, l'Église catho- «lique avait donné au peuple chrétien.

«Voilà pourquoi le terrain social appartient aux catho- «liques, s'ils veulent s'y placer résolument;... ils ont à faire «connaître au peuple ce que c'est que l'Église, ce qu'elle «a fait pour lui, ce qu'elle est prête à faire encore, à opposer «ses bienfaits à la banqueroute de la Révolution et à faire «luire ainsi devant ses yeux l'aurore des temps nouveaux.»

Discours prononcé au banquet du quinzième anniversaire de la fondation de l'œuvre des cercles catholiques, le 22 mai 1887. Discours 1, p. 581-582.

«Les idées de générosité et de justice que les socialistes «s'en vont agitant comme un drapeau, elles nous appar- «tiennent, c'est notre patrimoine à nous; elles sortent «comme une gerbe mûre de la grande semence de l'Évangile

«et je ne puis pas admettre que nous laissons à d'autres
«le soin de moissonner notre récolte.»

*Discours sur la législation du travail prononcé à la Chambre
des députés, le 15 juin 1896. Discours VI, p. 116.*

«Gardez, jeunes gens, gardez comme un inestimable
«trésor et votre foi religieuse et votre foi sociale. L'une
«servira de lumière et d'aliment à l'autre.

«Défendez avec une ardente énergie votre foi religieuse
«proscrite et persécutée, mais dans l'ardeur de ces combats,
«n'oubliez pas que vous ne la servirez efficacement qu'en
«la faisant connaître dans sa plénitude, aimer dans toute
«sa fécondité sociale. Par-dessus les obstacles, par-dessus
«les résistances, par-dessus les échecs, élevez sans cesse
«votre regard et votre pensée vers l'avenir: c'est pour lui
«que vous vivez, c'est lui qui vous appelle et c'est lui qui
«vous récompensera.»

*Péroraison du discours: le devoir social de la jeunesse
catholique, prononcé au congrès de l'A. C. J. F., à Besançon,
le 29 novembre 1903. Combats 1, p. 474-475.*

«Rien ne saurait détourner les catholiques du devoir
«social dont les charge leur titre d'enfants de l'Église...
«Pour justifier ce titre glorieux, il ne leur suffit pas de tenir
«tête à leurs ennemis par la parole et par l'action, mais il
«leur faut encore travailler sans cesse à faire aimer leur
«mère, du peuple détourné d'elle par la calomnie; il n'y a
«pas, au milieu de la tourmente, de meilleure manière de la
«défendre et de la servir.»

*Lettre à M. Jean Lerolle, président de l'A. C. J. F., à l'occa-
sion du congrès annuel de l'Association, le 26 mai 1905.
Combats, 1 série, p. 551.*

«L'indifférence de la masse populaire pour la religion,
«la méfiance qui l'éloigne de ses ministres et de ses fidèles,

«la haine qui trop souvent l'anime contre eux viennent
«surtout de ce qu'elle ignore le véritable esprit du catholi-
«cisme et elle l'ignore parce que nous ne lui en avons donné
«qu'une idée incomplète, insuffisante, quelquefois même
«inexacte...

«Si nous ne regagnons pas à l'Église l'âme populaire,
«c'en est fait de notre pays, de la civilisation chrétienne
«et de la paix sociale...

«Mais comment ferons-nous cette conquête nécessaire,
«si ce n'est par la pratique sincère de notre religion, non
«seulement par l'observation de ses règles cultuelles, par le
«respect des obligations qu'elle dicte à notre vie privée,
«mais par l'application désintéressée des principes sociaux
«et des lois qu'elle impose à notre vie publique ?

«Et comment pourrons-nous appliquer ces lois si nous
«ne les connaissons pas, si nous n'en étudions pas les sources
«et les effets ? Comment pourrons-nous en faire comprendre
«l'action bienfaisante si nous ne la faisons sentir autour de
«nous par notre initiative et par nos œuvres ?»

Lettre à M. Henri Lorin au sujet de son discours à l'ouverture de la semaine sociale de Dijon. Combats, II série, p. 286-287.

«L'Église de France aura beau reconstituer ses propriétés,
«si elle ne gagne le cœur du peuple, elle n'aura rien fait,
«et pour gagner le cœur du peuple, il n'y a qu'un moyen :
«servir sa cause, en le défendant contre la souffrance immé-
«ritée. On s'étonne, on se plaint que la religion ne soit plus
«connue, ne soit plus aimée du peuple. Avons-nous fait
«tout ce qu'il fallait pour qu'il l'aimât ? Lui avons-nous
«appris, par des actes irrécusables que «son intérêt était
«notre loi» ?...»

«Voilà près de vingt ans que Léon XIII d'abord, Pie X
«ensuite, répètent aux catholiques la même invitation, vingt
«ans qu'ils les pressent de prendre en main la cause des

«travailleurs. Combien ont répondu ? La question est là, «et pour l'avenir de l'Église de France, elle est autrement «importante que le statut légal et le régime de la propriété. «Car cet avenir ne sera assuré que si le peuple est avec «l'Église, et il ne sera avec elle que s'il la voit avec lui.»

Le congrès diocésain de Paris en 1909, 9 mars 1909. Combats, IV série, p. 15-16.

«Dieu, qui est-ce ? Je ne le connais pas» répond un enfant «au prêtre qui fait ses premiers pas dans le quartier lointain «(de Paris) où l'envoie son archevêque, et comme il lui montre «son crucifix en disant : «Voilà ton Dieu!», le pauvre petit «réplique étonné : «Çà Dieu ? mais il ne bouge pas!»

«Il ne bouge pas ! Comprenez-vous ? De cette petite «âme, ignorante et obscure, un instinct sacré a fait jaillir «comme une formule d'apostolat. Elle ne sait rien de Dieu, «de ses attributs et de ses œuvres, mais ce qu'elle demande, «ce qu'elle cherche confusément, ce n'est pas un Dieu lointain «et immobile, à qui elle ne peut pas parler et qu'elle ne peut «pas entendre : c'est un Dieu vivant, agissant, qui sera l'ami «du pauvre petit, la joie de son cœur, le lumière de sa vie, «un Dieu qui l'aimera et à qui il rendra son amour, un Dieu «qui bouge, enfin, qui remue par sa double présence, la «morne, douloureuse et sombre atonie de ces rues étroites, «de ces maisons noires, de ces mansardes obscures.»

Rapport présenté à l'assemblée de 1909 de l'œuvre des chapelles de secours. Combats, V série, p. 21-22.

«Il n'y a qu'une manière de barrer la route au socialisme «impie et révolutionnaire, de combattre ses doctrines anti-«sociales, de défendre les travailleurs contre ses suggestions «malsaines, c'est de prendre la tête des justes réformes et «de soutenir, les premiers, les revendications légitimes. Pour «cela, il faut, d'abord, les étudier et les connaître, les exami-«ner sans parti pris, les peser au seul poids de la justice,

«et, ce travail consciencieusement accompli, avoir le courage, «la hardiesse de s'en faire les champions par l'exemple et «par la propagande.»

Discours prononcé à l'assemblée générale du comité d'initiative rurale, le 24 mai 1910. Combats, V série, p. 396.

«Être contre le collectivisme, c'est très bien... Il est «aussi très bien d'être contre les monopoles d'État et l'inqui- «sition fiscale... il n'en coûte pas beaucoup, les détenteurs de «la richesse et de la propriété étant là-dessus en parfait «accord. Mais c'est un programme négatif et les négations «sont des formules d'impuissance ou d'aveuglement...

«Demain les questions pratiques vont se poser : le contrat «collectif, la durée du travail, celui des enfants et des em- «ployés, le travail de nuit des boulangers, le salaire vital, «le travail à domicile, combien d'autres encore et de plus «redoutables, quand apparaîtra le problème agraire qui déjà «s'est annoncé. A ces questions il faudra faire des réponses «positives. Il le faudra sous peine de s'annuler.»

Aux jeunes, 26 juin 1910. Combats, V série, p. 403-404.

II. — APPELS AU DEVOIR SOCIAL

Pendant plus de quarante ans, par la parole et par la plume, infatigablement, passionnément, Albert de Mun sonna le ralliement des catholiques pour le devoir social. Tantôt il parle en général, et tantôt il s'adresse à certaines classes privilégiées qu'il attache plus de prix à convaincre : à la jeunesse, au clergé, aux hommes influents.

I. — AUX CATHOLIQUES

«Il y a dans les âmes populaires des montagnes de préjugés inexplicables, de haines aveugles, de ressentiments injustes, qu'y ont accumulés la corruption systématique, le défaut d'éducation morale, et, il faut bien le dire aussi, de notre part à nous, l'oubli du devoir social.»

Discours prononcé à Vannes devant une réunion d'électeurs du Morbihan, le 8 mars 1881. Discours II, p. 413.

«Le mouvement est trop puissant pour qu'on puisse le contenir indéfiniment par des expédients : il s'agit de savoir si l'on veut en prendre la tête et le diriger, si la réforme sociale se fera par la courageuse initiative de ceux qui ont le plus intérêt à la conservation sociale, ou si elle se fera sans eux et contre eux.»

Discours prononcé à la clôture de la douzième assemblée générale des membres de l'œuvre des cercles catholiques, le 7 juin 1884. Discours 1, p. 419.

«Il faut le dire bien haut, c'est notre force et ce doit être notre honneur de ne pas nous attarder dans les regrets stériles, mais de nous présenter au peuple qui nous entend

«du dehors, et que nous voulons entraîner, affranchir et
«sauver, non comme les hommes de la décadence et du passé,
«mais comme les hommes du réveil et de l'avenir.

«L'ère des vieilles politiques est passée; à notre temps,
«il faut une politique nouvelle, une politique chrétienne et
«populaire; il faut aller droit au peuple, au peuple qui
«souffre, et lui dire. On te trompe depuis un siècle. Tu
«avais des besoins à satisfaire, tu avais des droits à réclamer,
«des revendications légitimes à faire entendre. Qu'a-t-on
«fait pour toi? Où est la satisfaction de tes besoins? où
«est l'exercice de tes droits? Pour t'affranchir, on a ren-
«versé tous les appuis qui protégeaient la faiblesse; pour
«te délivrer des abus, on a détruit toutes les institutions
«qui abritaient ton indépendance et t'ayant proclamé roi,
«on t'a rendu plus esclave de ta royauté que tu ne l'étais
«de tes maîtres, quelques années plus tôt... L'avenir est
«là, dans la réparation de l'injustice révolutionnaire par la
«garantie des droits populaires, et c'est l'union étroite de
«la famille professionnelle, c'est l'alliance intime de tous
«ceux qui ont à cœur le relèvement du pays, qui pourra
«seule trouver dans la loi divine et dans les institutions
«chrétiennes le secret de cette œuvre de régénération.»

*Discours prononcé au banquet de clôture de la quatorzième
assemblée générale des membres de l'œuvre des cercles catho-
liques à Paris, le 21 février 1886. Discours, 1 p. 499-500.*

«Si depuis quinze ans, les catholiques s'étaient mis par-
«tout... à la tête des réformes ouvrières, demandant, arra-
«chant aux pouvoirs publics les lois protectrices des tra-
«vailleurs, le repos du dimanche, la protection des femmes,
«des enfants et du foyer, la modération des spéculations,
«les garanties contre les accidents, la vieillesse ou la mala-
«die, préparant l'organisation du régime corporatif, pour
«barrer la route à l'anarchie socialiste et au despotisme de
«l'État et opposer à la plaie de l'individualisme l'énergique

«vitalité des corps constitués: si tout cela s'était fait dans toute l'Europe, qui peut dire où en serait la question sociale ?

«C'est notre programme. On l'a appelé de bien des noms, on a dit que c'était le socialisme chrétien, le catholicisme social, l'évolution nouvelle du cléricalisme; c'est tout simplement le retour à la tradition catholique et à la loi divine.»

Discours prononcé au premier congrès des œuvres sociales à Liège, le 29 septembre 1886. Discours 1, p. 534-535.

«Il faut aller au peuple avec sincérité, avec confiance; il faut prêter l'oreille à sa plainte et se pencher assez bas pour l'entendre à travers les menaces et les cris de colère. La réforme qui donnera au peuple la stabilité et la sécurité du lendemain, la possession de tous ses droits légitimes, ne se fera pas sans efforts, sans luttes, et sans résistances.

«Il y faudra du courage, ayez-en, et ne la laissez pas faire sans vous et surtout contre vous, ne regardez pas passer avec la résignation des vaincus, les transformations de votre siècle; vous y paraîtriez comme ce dernier descendant d'une tribu disparue des Indiens d'Amérique, qu'un voyageur rencontrait, assis près des débris de son campement, contemplant d'un regard découragé le train qui passait à grande vitesse à travers la plaine défrichée. Ne soyez pas cet homme: croyez-moi, montez hardiment dans le convoi et tâchez de diriger la machine.»

Discours prononcé à la clôture de l'assemblée générale des délégués des assemblées provinciales tenue à Paris, à l'occasion du centenaire de 1789, le 26 juin 1889. Discours IV, p. 226.

«Le devoir des catholiques, défenseurs naturels de la paix sociale, est d'empêcher, s'il en est temps encore, d'amortir tout au moins, le choc menaçant entre les deux

«armées que met en présence le combat du travail. A eux
«de se jeter entre elles, s'offrant comme intermédiaires
«pacifiques, multipliant les occasions et les moyens de con-
«ciliation, cherchant à dénouer sans violence le conflit qui
«les divise... Faisons-nous aimer du peuple, en lui mon-
«trant que nous sommes sincèrement de son parti, que
«nous servons sa cause mieux que les autres, avec plus de
«dévouement et d'efficacité; que rien ne nous enchaîne aux
«formes profondément contestables de la société bourgeoise,
«et que nous n'hésitons pas à rompre avec ses préjugés et
«ses lois, quand nous croyons que la justice envers lui le
«commande: prouvons-lui enfin par des actes que si nous
«ne demandons pas, pour le quatrième État, le droit d'être
«tout, nous voulons cependant qu'il soit quelque chose,
«et qu'ainsi nous prétendons être, non pas les derniers
«soutiens d'un édifice qui tombe, mais les premiers fonda-
«teurs d'une demeure où s'abritera son avenir.

«A ce prix, mais à ce prix seulement, nous vaincrons.»

*Conclusion d'un article paru le 15 janvier 1891 dans la
revue: l'Association catholique. Discours IV, p. 351-352.*

«Il faut que vous arriviez à force de dévouement à ce
«que les ouvriers disent: «L'homme des ouvriers, c'est cet
«homme de bien, ce catholique, qui en toute circonstance
«prend la défense de nos droits et de nos intérêts.»

*Discours prononcé au congrès de la Croix, le 25 février 1893.
Discours V, p. 294.*

«Je supplie les catholiques de se tourner vers cette
«infinie multitude des prolétaires, sans doute afin de leur
«rappeler leurs devoirs et surtout de gagner leurs âmes
«à la foi chrétienne, mais en se montrant les défenseurs
«résolus de leurs droits légitimes, en les aidant à les con-
«quérir pacifiquement, par la réforme progressive des ins-
«titutions et des lois; et quand je dis: prendre en main la

«défense des droits du peuple, je veux dire: reconnaître
«hautement les droits du travail et demander pour eux la
«consécration des lois...

«Ôtez au socialisme ces revendications de justice, il ne
«lui restera que la haine, l'envie et la colère, et ce n'est pas
«assez pour conquérir le cœur des ouvriers; nous leur oppo-
«serons l'amour et l'amour sera le plus fort.

«Voilà ce que je demande aux catholiques de faire, s'ils
«veulent lutter efficacement contre le socialisme, je leur
«demande d'aller camper sur son terrain et de lui arracher
«ses armes, en proclamant les droits du travail; c'est ce
«que j'appelle la concentration avec le peuple.»

*Discours prononcé à Arras, le 30 avril 1893 pour la clôture
de l'assemblée régionale des cercles catholiques d'ouvriers.
Discours V, p. 323-326.*

«Allez porter au peuple, non pas une religion timide et
«comme effrayée d'elle-même, qui redoute le jour et la
«lumière, non pas une doctrine étroite et faussée, rabaisée
«au niveau des intérêts qui s'y couvrent et méconnue par
«ceux mêmes qui l'invoquent, mais la grande, la large parole
«de l'Évangile annoncée pour tous, la charte immortelle
«des droits et des devoirs de l'humanité!...

«Vous êtes une minorité! Mais les minorités croyantes
«entraînent les foules indécises, et peu à peu, comme la
«lumière du jour dore les sommets avant de s'étendre dans
«la plaine, vous verrez la foi toucher d'abord quelques
«fronts levés vers Dieu, puis descendre sur les masses de
«qui dépendent l'avenir et la destinée de la patrie.»

*Discours prononcé devant le congrès ouvrier national chré-
tien tenu à Reims, à l'occasion des fêtes du XIV centenaire
du baptême de Clovis, le 25 mai 1896. Discours VI, p. 85.*

«Monsieur de Melun, qui fut un doux, mais pressant
«apôtre de l'idée sociale, répétait aux hommes de son temps

«la parole de l'Évangile: «Pourquoi vous tenir ainsi tout
«le jour sur la place sans rien faire? Allez donc à ma vigne.»

«Allez à ma vigne, c'est-à-dire allez à ce vaste champ
«qui s'ouvre devant vous, tout labouré par l'orage; allez
«à ce champ où marche d'un pas rapide la multitude à qui
«est confié le pouvoir de commander aux destins de la
«patrie; allez, et à pleines mains, sans regarder en arrière,
«de ce grand geste du semeur que presse la courte durée du
«jour, répandez la semence de vie que Dieu vous a donnée
«par avance; puisez dans votre intelligence toutes les res-
«sources qu'y enferment la foi, la science et le travail:
«et sans souci des critiques, sans vous rebuter des succès,
«acceptant tous les concours, ne refusant jamais vos bonnes
«volontés, faites au peuple sa part de ces trésors qui sont
«en vous, en élevant son âme, en fortifiant son cœur, en
«développant ses facultés, en lui tendant les bras pour
«l'aider à monter vers l'intelligence de son devoir et de sa
«responsabilité.»

*Discours prononcé pour la clôture du congrès international
du patronage de la jeunesse ouvrière, tenu à l'occasion de
l'exposition universelle de 1900, le 15 juin 1900. Discours VII,
p. 130-131.*

«Le peuple n'a pas voulu l'impiété. Le vague avertisse-
«ment de son cœur lui apprend qu'elle lui apporte l'escla-
«vage en lui ravissant l'espérance.

«Elle lui est venue des politiciens et des rhéteurs qui lui
«ont ordonné de préférer Barabbas à Jésus; elle lui est
«venue des mondains qui lui ont laissé croire que la religion
«était la gardienne de leurs puissances; elle lui est venue
«des croyants qui ont passé près de lui sans le voir et sans
«écouter sa plainte.»

*La voix des âmes, 22 novembre 1908. Combats, III série,
p. 44.*

* «Voyez les socialistes. Ils nous donnent un exemple «et une leçon. Partout, jusque dans les plus petites agglomérations, ils s'en vont, le dimanche, le soir, porter leur «parole ardente et leurs formules passionnées. Faites «comme eux... Allez et semez partout la bonne parole «du catholicisme social. Vous serez étonnés vous-mêmes «de l'accueil que vous recueillerez, des résultats qui récompenseront votre effort.»

Allocution prononcée à l'assemblée générale du comité d'initiative rurale, le 24 mai 1910. Combats, V série, p. 398.

II. — AUX JEUNES GENS

Albert de Mun garda jusqu'à la fin de sa vie pour les auditoires de jeunes une prédilection marquée, et les jeunes ne se lassèrent pas de l'entendre et de l'applaudir. Au banquet de clôture du congrès de l'Association catholique de la Jeunesse française à Besançon, le 20 novembre 1898, un toast fut porté «au comte Albert de Mun, *le chef et l'ami de la jeunesse catholique de France*». Il répondit en ces termes :

«... Vous avez dit que je m'étais toujours montré l'ami «des jeunes. Je n'y ai point de mérite et vous n'avez pas «à m'en remercier; car c'est mon honneur et ma force, à «moi, déjà chargé du poids des années et qui descends les «sentiers de la vie, de sentir encore, à certaines heures, vos «cœurs se rapprocher du mien et ma main trembler dans «les vôtres, sous l'étreinte d'une émotion commune. C'est «moi bien plutôt qui vous doit toute ma reconnaissance «de ce qu'à certains jours vous voulez bien encore m'accueillir au milieu de vous, non pas comme un maître, «ainsi que vous le dites, non pas comme un chef, mais «comme un vétéran qui se hâte pour suivre vos traces et

«marquer encore sa place parmi vous, à l'heure des combats
«que vous livrez pour l'Église et pour la France.»

Discours VI, p. 408-409.

«Dieu a mis dans la jeunesse tout ce qui fait les grandes
«choses, l'enthousiasme, la force et la générosité. Elle est
«dans une nation comme la sève qui parcourt les rameaux
«d'un grand arbre et qui porte aux extrémités l'épanouisse-
«ment d'une verdure toujours renaissante, en même temps
«qu'elle conserve au tronc la vigueur et la fécondité: les
«œuvres où elle n'entre point sont frappées de stérilité,
«et celles d'où elle s'est retirée se dessèchent et s'en vont
«en poussière.

«Allons à la jeunesse pour l'appeler à nous. Souvenons-
«nous qu'il y a au fond de tous ces cœurs de vingt ans une
«étincelle qu'une parole peut enflammer et que cette parole,
«il nous appartient de la dire.»

*Discours prononcé à la clôture de la quatrième assemblée
générale de l'œuvre des cercles catholiques, le 13 mai 1876.
Discours 1, p. 201-202.*

«Pendant que je regarde vos fronts tournés vers moi et
«tout éclatants du feu de la jeunesse, il me semble que je
«vois se dresser, comme pour répondre à un appel magique,
«les hommes d'État, les hommes politiques, les écrivains,
«les poètes, les orateurs, les journalistes de l'avenir, ceux
«qui feront les lois, ceux qui rendront la justice, ceux qui
«passionneront les âmes et domineront les esprits; je vois,
«Messieurs, je vois passer dans cette petite salle, comme
«dans une revue d'honneur, toute la France de demain...

«Le service de l'Église et du peuple! Voilà ce qu'il faut
«écrire sur votre drapeau! Le peuple: l'ouvrier des villes,
«des usines et des champs, voilà le grand objet qui doit
«vous occuper!...

«Vous êtes catholiques... cela ne veut pas dire que vous

«vous désintéresserez de tout ce qui passionne votre temps,
«que vous ne vous occuperez que des choses directement
«et exclusivement religieuses, mais au contraire, que vous
«vous mêlerez étroitement à la vie de votre pays; cela veut
«dire que vous ne serez pas de ceux qui veulent réduire
«l'Église à célébrer le culte divin et à prêcher dans ses tem-
«ples, mais que vous demanderez pour elle le droit d'inspirer
«par ses enseignements, de régler par les lois de l'Évangile,
«des mœurs et les institutions sociales.»

Discours prononcé au banquet de clôture de l'assemblée générale de l'A. C. J. F. le 2 mai 1887. Discours 1, p. 541-548.

«Il faut agir. Comment? Sur quel terrain? Oh! je
«n'hésite pas à le dire avec la conviction la plus ardente:
«sur le terrain social et en allant au peuple. C'est là qu'est
«l'avenir, la mission de la jeunesse catholique.

«... Vous avez à vous dresser en face des socialistes,
«seuls debout avec vous, au milieu des ruines du libéralisme
«bourgeois, à opposer vos doctrines aux leurs, à leur disputer
«l'âme et l'intelligence du peuple, non pas pour le vain
«orgueil de le diriger, mais par amour pour lui, par dévoue-
«ment sincère à sa cause, pour le conduire pacifiquement
«à un état social meilleur et plus juste, et pour le sauver,
«lui et votre patrie du même coup, de la barbarie que lui
«prépare le collectivisme athée...

«Voilà votre œuvre, celle que vous commande Léon XIII;
«voilà pourquoi il faut que vous ayez un programme social,
«pourquoi il faut que vous étudiez la vraie doctrine, que vous
«vous pénétriez de l'encyclique sur les ouvriers...

«Voilà pourquoi il faut que vous soyez dégagés de toute
«préoccupation politique, et qu'acceptant les formes, les
«habitudes de langage et les institutions de la démocratie,
«vous n'ayez plus qu'une idée, la rendre chrétienne.

«Voilà pourquoi, enfin, il faut que vous vous mêliez au
«peuple, que vous lui parliez, que vous écriviez pour lui,

«que vous organisiez partout des réunions d'études, des cours, des conférences.»

Discours prononcé à la réunion des membres de la ligue catholique de Saint-Étienne, le 18 décembre 1892, et honoré par Léon XIII d'une lettre de très élogieuse approbation. Discours V, p. 274-275.

«Jeunes gens, c'est vous que je voudrais toucher et convaincre... Vous souffrez quelquefois d'une inaction qui vous pèse. Vous cherchez à votre activité, à votre intelligence, à votre imagination un débouché qui lui manque. Vous vous plaignez de la tristesse envahissante d'un temps qui n'offre plus à vos bras et à vos poitrines l'occasion des chevaleresques dévouements... Venez dans nos rangs. Vous y trouverez ce que vous cherchez.

«Ah! vous voulez des rêves, et vos esprits sont en travail, vers les temps nouveaux! Mais quel rêve vous faut-il, plus glorieux et plus noble, et quelle nouveauté plus séduisante, que de rendre à la foule le Christ arraché de son sein ?...

«Hier, à Roscoff, où l'évêque du diocèse bénissait l'école chrétienne, des jeunes gens portaient sur leurs épaules, de l'église à la maison nouvelle, les crucifix qu'on y allait placer. Tandis qu'ils marchaient, fiers et graves, entre les champs où le travail s'arrêtait et que le flot montant baignait de sa houle profonde, je les regardais, le cœur plein d'émotion; car il me semblait voir passer la jeunesse de France, chargée comme d'un glorieux fardeau, de la croix triomphante, et la portant au-devant du peuple, signal de paix et d'amour qui commandait au flot des tempêtes sociales de mourir à leurs pieds.»

Discours prononcé à la clôture de l'assemblée des cercles catholiques de Landerneau, le 11 septembre 1896. Discours VI, p. 159-161.

III. — AUX PRÊTRES

«Je voudrais voir dans tous les diocèses de France un certain nombre de prêtres choisis, jeunes, actifs, intelligents, étudiant les questions sociales et se préparant à pouvoir les traiter devant un auditoire populaire, étudiant les questions agricoles et pouvant en entretenir les paysans, étudiant les questions économiques et pouvant fonder des sociétés de crédit, des associations ouvrières, n'étant pourvus ni de cures, ni de vicariats, libres de tous liens avec l'administration, marchant droit au peuple pour le reconcilier avec l'Église.»

Discours prononcé au congrès du journal «la Croix», le 25 février 1892. Discours V, p. 129-130.

«Il n'y a pas de besogne plus urgente que celle d'établir, pour la jeunesse, un enseignement social, fondé, purement et simplement, sur la vieille doctrine de l'Église et sur l'observation des faits et affranchi de la prétendue science économique...»

«Et je ne parle pas seulement des jeunes gens du monde, de ceux des carrières libérales! Ce n'est pas là qu'il faut borner notre enseignement. Il faut aussi former les esprits dans la classe ouvrière... Nous avons besoin d'ouvriers qui sachent parler à leurs camarades, les instruire, les diriger. C'est l'objet des cercles d'études sociales...»

«Cette formation des hommes, cet enseignement social, doctrinal et pratique, je le regarde comme le rôle prépondérant du clergé... J'ose dire qu'il n'a pas de notre temps une mission plus haute et plus importante à remplir.»

Discours prononcé à Paris le 10 juin 1893 à la séance de clôture de l'assemblée générale des cercles catholiques d'ouvriers. Discours VI, p. 340-342.

«... Ce qu'il importe par-dessus tout de donner aux
«jeunes prêtres, c'est l'amour des œuvres, avec le sentiment
«de leur nécessité...

«Je voudrais que, sans retenir à l'excès leurs esprits sur
«les spéculations théoriques, sans les encourager aux vagues
«discussions sur les mérites ou les périls de la démocratie,
«on les mît bien en face de la réalité... Je voudrais qu'on
«leur montrât cette foule, tumultueuse ou inerte, agitée par
«des passions irraisonnées ou butée contre son étroit horizon,
«séparée de son Dieu, détournée de ses conseillers naturels,
«livrée sans guide et sans frein aux suggestions des flatteurs,
«et chargée, dans cette faiblesse, du fardeau redoutable
«d'une souveraineté absolue! Cette foule, c'est elle qui
«décidera si la France restera chrétienne ou si elle retombera
«dans le paganisme!

«Voilà l'enjeu offert à leur courage, le prix proposé à
«leur zèle... Conquérir le peuple, c'est gagner cet enjeu,
«le gagner pour le rendre à Dieu.»

La conquête du peuple. Combats, II série, p. 367-368.

«Le peuple ne connaît pas le clergé. Il y a un abîme entre
«le prêtre et le peuple, et c'est pourquoi la vie chrétienne
«ne circule plus en France. Il faut combler l'abîme.

«Est-ce une œuvre impossible? Assurément non, mais
«c'est une œuvre d'apostolat, et l'apostolat, c'est d'abord
«la conquête du cœur...

«Quand le clergé comprendra-t-il, demandait Mgr Gibier,
«qu'il ne lui serait pas difficile de gagner le cœur du peuple,
«s'il le voulait sérieusement?» Toute la question religieuse
«(en France), presque toute la question sociale, tient dans
«ces paroles:

«Que les prêtres me pardonnent l'ardeur de mon langage!
«Aucune pensée de critique irrespectueuse ne saurait l'ins-
«pirer... Je sais toutes les charges du ministère, tout le
«bien qui se fait dans chaque paroisse, et je sais aussi tous

«les obstacles, toutes les barrières qui se dressent devant
«l'action sacerdotale.

«Mais ces barrières, il nous faut les renverser ou périr
«étouffés dans leur enceinte toujours plus étroite.»

*Examen de conscience, 1 janvier 1908. Combats, III série,
p. 12-13.*

IV. — AUX HOMMES INFLUENTS

Les appels de M. de Mun en faveur du peuple à ce qu'il appelle les classes dirigeantes sont l'écho de celui qui lui fit entendre à lui-même, alors jeune officier, au lendemain de la Commune, le fondateur du cercle Montparnasse, Maurice Maignen, et par lequel il fut conquis.

«Il vint me voir au Louvre, dans le cabinet de service
«du gouverneur de Paris dont j'étais officier d'ordonnance,
«pour m'intéresser à ce cercle d'ouvriers qu'il dirigeait.
«Après les premiers mots de bienvenue, la conversation
«s'engagea.

«Bientôt il parla seul: je l'écoutais bouleversé. Après
«tant d'années, je garde en mon cœur, de cette ardente
«apostrophe, une marque encore chaude. Il ne parlait plus
«de son cercle: il parlait du peuple et il parlait des riches.
«Il ne demandait plus l'aumône, il enseignait l'amour et
«il ordonnait le dévouement. Nous étions debout près de
«la fenêtre: entre les arcades du Carrousel, la ruine prodigieuse des Tuileries dressait tragiquement son dôme crevé
«et ses murailles calcinées. L'homme de Dieu les montrait:
«Oui cela est horrible, cette vieille demeure des rois incendiée,
«ce palais détruit, où tant de fêtes éblouirent le monde!
«Mais qui est responsable? Ce n'est pas le peuple, le vrai
«peuple, celui qui travaille, celui qui souffre. Les criminels
«qui ont brûlé Paris, massacré les otages n'en étaient pas!
«mais ce peuple-là, qui de vous le connaît?»

«Et son verbe grandissait, toujours plus pressant: «Ah!

«les responsables, les vrais responsables! c'est vous, ce sont
«les heureux de la vie qui se sont tant amusés entre ces
«murs effondrés, qui passent à côté du peuple sans le voir,
«qui ne savent rien de son âme, rien de sa souffrance!...
«Moi, je vis avec lui, et je vous le dis de sa part: il ne vous
«hait pas, mais il vous ignore comme vous l'ignorez; allez
«à lui, le cœur ouvert, la main tendue, aimez-le et servez-le».

«Son front rayonnait, sa voix vibrait, son regard brillait
«d'un feu surnaturel. Soudain il s'apaisa, ses yeux adoucis
«se voilèrent, il passa sur sa longue barbe une main frémis-
«sante et le sourire reparut sur ses lèvres. Il m'avait pris
«tout entier.»

Le blé lèvera, 19 août 1907. Combats, II série, p. 321-322.

«Pour nous l'organisation sociale a pour fondement, non
«pas l'impossible fusion des classes, mais un principe, le
«seul vraiment fécond... Le dévouement qui porte ceux
«qui sont en haut de l'échelle à tendre les mains à ceux qui
«sont en bas pour les aider à s'élever, qui modère l'impä-
«tience de ceux qui en gravissent les degrés en les empê-
«chant de s'écraser les uns et les autres.

«Vous qui avez reçu en partage l'éducation, la fortune,
«le talent... vous avez des devoirs à remplir envers ceux que
«le sort a laissés au-dessous de vous; vous avez à exercer
«envers eux des devoirs de protection afin qu'ils ne descen-
«dent pas plus bas encore.

«Vous qui avez, sous votre responsabilité, dans votre
«usine, dans votre atelier, tout un peuple d'ouvriers... vous
«leur devez, à ces déshérités, la satisfaction de leurs besoins
«légitimes et le respect de tous leurs droits naturels. Vous
«leur devez la sécurité de la vie, la stabilité de la condition,
«un foyer de famille, un lendemain assuré et la faculté de
«s'élever graduellement dans leur profession.

«Et vous enfin qui avez reçu des circonstances le redou-
«table fardeau de la législation... vous leur devez des lois

«qui les protègent efficacement et une organisation qui
«garantisse suffisamment leurs droits.»

*Discours prononcé à la Chambre des députés au sujet
de la loi sur les syndicaux professionnels, le 19 juin 1883.
Discours III, p. 88-89.*

«Pour nous qui ne sommes point liés au travail industriel,
«notre rôle est de nous jeter dans ce monde troublé comme
«des pacificateurs, pour demander la réconciliation, pour
«rapprocher les hommes et les intérêts, et, quoi qu'il doive
«nous en coûter, pour mettre un terme enfin à ces luttes
«fratricides; comme ce diacre Télémaque que l'histoire nous
«montre se jetant dans l'arène entre les gladiateurs et
«payant de la vie l'honneur de les séparer pour toujours.»

*Discours prononcé au banquet de clôture de la quatorzième
assemblée générale des membres de l'œuvre des cercles catho-
liques, à Paris, le 21 février 1886. Discours 1, p. 507-508.*

«Le grand mal, le mal profond, c'est l'indifférence, la
«paresse, pour tout dire en un mot, l'habitude des jouis-
«sances égoïstes, auxquelles s'abandonnent si souvent les
«représentants des classes possédantes. Ce sont eux, ce
«n'est pas le peuple qui manquent aux œuvres sociales...
«Et cependant sans eux, sans leur participation, les œuvres
«sont condamnées à périr ou à devenir antisociales...»

«La cause première de nos échecs, c'est que les catho-
«liques dévoués à l'action sociale ne sont qu'une faible
«minorité. Les œuvres sont soutenues par quelques vail-
«lants qui s'épuisent à leur service, exposés à des déboires,
«souvent à des dédains, dont ils gardent en leur âme la
«secrète amertume.

«Si tous ceux à qui appartient la fortune et le loisir
«et qui comptent parmi les catholiques, apportaient à ces
«œuvres un dévouement actif ou seulement un intérêt

«efficace, pense-t-on que le peuple ne croirait pas davantage à leur sincérité?...

«L'état démocratique change les conditions où s'exerce le rôle des classes élevées, il ne le supprime pas; mais il les voue à l'impuissance quand elles ne savent plus le remplir...

«Le jour où tous les catholiques qui croient vraiment à leur religion auront acquis le sens pratique de sa doctrine sociale et accepteront sincèrement un programme commun d'action,... ils seront victorieux...»

Le mouvement social catholique, 8 août 1906. Combats, II série, p. 283-284.

III. — CONSEILS POUR LE DEVOIR SOCIAL

Il serait facile d'extraire de l'œuvre d'Albert de Mun un guide complet d'action sociale, mais c'est un dessein qui dépasse les proportions d'une simple brochure. Qu'il suffise de noter ici ses recommandations les plus habituelles et les plus pressantes aux hommes soucieux d'accomplir intégralement leur devoir social.

1° S'inspirer avant tout d'un *esprit franchement catholique, franchement surnaturel*.

2° Se préparer à l'action par l'*étude*.

3° Soutenir et *multiplier les œuvres*, mais des œuvres *pratiques*, appropriées aux besoins du milieu; partant d'abord aux plus pressés, cherchant à préserver autant qu'à secourir.

4° *S'organiser*, coordonner les efforts, suivre un programme, garder l'union.

5° *Mettre son cœur*.

6° *Stimuler les initiatives*, former des élites.

7° *Persévérer* malgré les difficultés, les contradictions, les échecs.

I. — ESPRIT SURNATUREL

«Toute œuvre sociale est caduque qui n'atteint pas les âmes», car les âmes sont malades, et ce sont elles qu'il faut d'abord guérir. Un seul remède agit sur les âmes, le remède du Christ, c'est-à-dire les enseignements, les sentiments, les vertus que Jésus-Christ est venu apporter au monde et que son Église y maintient. Il n'y aura d'action efficace que dans la mesure où il sera employé: rien sans lui, tout pour lui. Telle est l'idée maîtresse qui faisait dire à M. de Mun: «Notre système social, c'est le christianisme;

«notre école, c'est celle de Jésus-Christ.» (*Discours 1, p. 182.*)
et qui lui dictait l'année suivante (1877) cette déclaration
dans laquelle il prétendait résumer son programme :

«Opposer à la Déclaration de l'homme, qui a servi de
«base à la Révolution, la proclamation des droits de Dieu,
«qui doit être le fondement de la contre-révolution et dont
«l'ignorance ou l'oubli est la véritable cause du mal qui
«conduit la société moderne à sa ruine; rechercher, dans une
«obéissance absolue aux principes de l'Église et à l'infail-
«lible enseignement du souverain Pontife, toutes les consé-
«quences qui découlent naturellement dans l'ordre social
«du plein exercice de ce droit de Dieu sur les sociétés; propa-
«ger par un public et infatigable apostolat la doctrine ainsi
«établie; former des hommes déterminés à en faire la règle
«de leur vie pratique aussi bien que de leur vie privée;
«en montrer l'application dans nos œuvres par le dévoue-
«ment de la classe dirigeante à la classe populaire; travailler
«ainsi sans relâche à faire pénétrer dans les mœurs ces
«principes et ces doctrines, et à créer une force organisée
«capable de les faire triompher afin qu'ils puissent trouver
«leur expression dans les lois et dans les institutions de la
«nation: tels sont notre esprit et notre but.»

Discours 1, p. 255-256.

«Ce n'est pas en parlant au peuple d'un Dieu théorique
«et bien loin de lui que nous viendrons à bout de le con-
«quérir, mais en lui montrant Notre-Seigneur Jésus-Christ
«descendu jusqu'à ses côtés, se faisant petit pour entrer
«dans sa demeure, s'inclinant vers son oreille pour entendre
«sa plainte, Jésus-Christ toujours là pour compatir à sa
«peine, avec son front couronné d'épines plus rudes que
«celles qui hérissent sa pauvre vie. Voilà le langage qu'il

«faut parler au peuple. Soyez sûrs qu'il l'entendra mieux
«que tous nos discours et toutes nos conférences.»

*Discours prononcé à la clôture de la troisième assemblée
générale des membres de l'œuvre des cercles catholiques, le
22 mai 1875. Discours 1, p. 123.*

«Je ne pense pas avoir caché ce que j'en pense à personne,
«pas plus dans cette chambre qu'au dehors, et si vous voulez
«que je renouvelle ici ma profession de foi catholique, je
«suis prêt à le faire; si vous voulez me faire dire que, dans
«ma conviction, il n'y a pas de concorde possible et durable
«entre les hommes en dehors du sentiment chrétien; si vous
«voulez que vous je déclare qu'il ne saurait exister de paix
«sociale réelle en dehors du christianisme, que la justice
«n'est qu'un mot si elle ne s'appuie sur la loi divine; oh!
«je suis prêt à le faire très hautement et sans aucune hésita-
«tion, et je ne trouve pas que vous ayez beaucoup à
«triumpher parce que vous avez tout à coup découvert
«ce que je cherchais dans les principes chrétiens, la base
«de l'organisation sociale, il y a bientôt dix-huit ans que
«je le répète partout et devant tous ceux qui veulent bien
«prendre la peine de m'écouter.»

*Discours prononcé à la Chambre des députés, le 28 mai 1888,
au cours de la discussion d'un projet de loi sur les accidents
de travail. Discours IV, p. 53.*

«La réconciliation sociale ne se fera que par le chris-
«tianisme.

«A Dieu ne plaise que je blâme ceux qui essayent de
«lutter contre l'antagonisme qui déchire la société par des
«œuvres et des conseils purement humanitaires et philan-
«thropiques: ce sont des hommes de bonne volonté; éclairés
«par le péril commun, ils viennent peu à peu sur le terrain
«où nous les appelons, où nous les attendons...

«Mais pour nous, il n'y a qu'un remède au mal social:

«on peut l'amoinrir, on peut en atténuer les effets par les
«moyens humains; on ne le guérira que par la vertu du
«Christ, et la dernière sauvegarde de notre société, si profondé-
«ment troublée, n'est que dans cette religion qui a jeté
«dans le monde les paroles de paix, de justice et de charité.»

*Allocution prononcée le 4 avril 1897, à l'issue d'une céré-
monie qui avait réuni à Montmartre les membres de l'œuvre
des cercles catholiques d'ouvriers. Discours VI, p. 276-277.*

«Si dans ses applications sociales, l'association ne de-
«meure chrétienne en son principe, c'est-à-dire si elle ne
«s'inspire pas de l'Évangile, du respect de la loi divine, de
«l'amour du prochain, de l'esprit de sacrifice; si elle ne se
«propose pas pour but de fortifier avant tout la famille,
«fondement providentiel de la société humaine; si elle ne
«tend pas à rendre à la profession son rôle naturel dans l'ordre
«économique, elle est fatalement vouée à n'offrir que le
«spectacle confus d'agréations d'individus, sans autres
«liens que ceux du hasard, des circonstances et des intérêts
«passagers. Elle est ainsi sans utilité sociale, sans profit
«pour la réorganisation de la nation; elle n'est en un mot
«qu'une forme nouvelle de l'individualisme...

«Le mouvement mutualiste court les mêmes dangers.
«S'il n'est inspiré que par un esprit vaguement humani-
«taire, s'il se développe sans principes précis et sans but
«déterminé, s'il ne s'appuie sur la famille et sur la profession,
«il ne fera, je le crains, qu'apporter une vague de plus,
«d'autant plus menaçante qu'elle sera plus haute, à la
«grande marée de l'individualisme. »

*Leure-préface publiée en tête de l'ouvrage de M. E. Dédé,
sur les sociétés de secours muuels. Combats, 1 série, p. 488-
489.*

II. — PRÉPARATION A L'ACTION: ÉTUDE

«Ceux qui me connaissent savent que les réformes sociales «ne m'effrayent pas, que je les crois d'un intérêt capital et «que je suis prêt à apporter dans leur examen une certaine «hardiesse. Encore faut-il y apporter aussi une suffisante «réflexion.»

Discours prononcé à la chambre, le 23 novembre 1889.
Discours IV, p. 233.

«Il faut étudier beaucoup. Il faut nous armer de toutes «les forces qui peuvent nous donner la doctrine et l'expé- «rience... Je le dis surtout aux jeunes gens... Les jeunes «gens sont exposés à un double péril: l'un, c'est de se laisser «emporter par un sentiment trop ardent, insuffisamment «raisonné, de pitié et de générosité, et dans l'émotion que «leur cause le spectacle inattendu de l'injustice sociale, «de la misère et de l'égoïsme, de se jeter sans préparation, «sans études suffisantes, sans principes arrêtés, dans le «tourbillon des revendications populaires, au risque de «dépasser la mesure et la vérité, et de succomber à la tenta- «tion malsaine d'une popularité trop facile; l'autre, qui «n'est pas moins grand, moins sérieux, à mes yeux, c'est «au contraire de s'abandonner aux influences de l'air am- «bian, à la routine des idées toutes faites, des solutions «reçues et des maximes convenues...

«Il n'y a pas de besogne plus urgente que celle d'établir «pour la jeunesse, un enseignement social, fondé, purement «et simplement, sur la vieille doctrine de l'Église et sur «l'étude consciencieuse des faits... On ne trouve la vérité «économique qu'à ces deux sources.»

Discours prononcé à Paris, le 10 juin 1893 à la séance de clôture de l'assemblée générale des cercles catholiques d'ouvriers. Discours V, p. 139-141.

«Les idées sont nécessaires pour diriger les actions, pour frapper les esprits, pour agir sur l'opinion. C'est pourquoi l'étude qui les forme, qui permet de les propager, de les soutenir et de les discuter, est, pour tout homme occupé des œuvres sociales, un devoir absolu. Elle ne sera jamais trop approfondie, trop sincère, ni trop réfléchie. En de telles matières, ce n'est pas trop de toutes les lumières qu'apportent à la fois la doctrine et les faits, l'enseignement et l'expérience...

«Les intérêts matériels, juste et légitime souci de tous les hommes, particulièrement de ceux pour qui leur préservation est la condition même de l'existence, sont le puissant attrait qui peut les stimuler, les rapprocher et les conduire à l'entente, puis à l'action commune: aussi la sérieuse connaissance de ces intérêts, la recherche continue des moyens les plus propres à les satisfaire sont-elles, comme l'étude doctrinale, le devoir évident des hommes d'œuvres, et la plus grande force qu'ils puissent se donner pour accomplir le bien qu'ils méditent.»

Discours prononcé à la clôture de l'assemblée des cercles catholiques de Landerneau, le 11 septembre 1896. Discours VI, p. 138-139.

«Comment agir sur l'opinion sans convaincre les esprits, et comment les convaincre sans leur offrir des idées nettes et déterminées...

«Si les socialistes n'avaient fait qu'exciter les passions et provoquer des violences, ils auraient pu troubler, agiter le pays, ils n'y auraient pas conquis une si large place: ils l'ont conquise par leurs idées, dont plusieurs, pour le dire en passant, nous appartiennent, qu'ils nous ont dérobées et que nous nous sommes laissé prendre; ils les ont propagées avec une très grande activité, une constante ardeur, souvent avec beaucoup d'intelligence, de savoir et de talent...

«Il ne sert à rien d'amoinrir ses adversaires, et il ne suffit pas pour les combattre, de les maudire en masse: il faut les étudier, les connaître, et les imiter quand leur exemple est bon.»

Discours sur le devoir social de la jeunesse catholique, prononcé au congrès de l'A. J. C. F. à Besançon, le 29 novembre 1903. Combats, 1 série, p. 445-446.

III. — ŒUVRES PRATIQUES

«Les idées dont s'est inspirée toute ma vie, auxquelles je demeure invariablement attaché se résument en une seule qui domine toutes les autres: la nécessité de l'action. Si j'osais la formuler comme un mot d'ordre, je crierais à tous, comme Danton recommandant l'audace: «Des œuvres, encore des œuvres et toujours des œuvres»...

«L'influence n'appartiendra qu'à ceux qui sauront la conquérir par le cœur. En dépit des transformations politiques, quels que soient les temps et les régimes, dans les républiques comme dans les monarchies, c'est par le cœur qu'on prend les hommes.

«Voilà la grande raison des œuvres; elles sont le terrain de manœuvre du cœur, elles n'agissent pas seulement sur celui qui en est l'objet, mais plus encore sur celui qui s'y dévoue...

«Les œuvres, c'est, entre les âmes, un échange inégal, où celle qui se donne la première est payée par celle qu'elle a conquise d'une double récompense, le bien qu'elle a fait et celui qu'elle a reçu.»

La conquête du peuple. Combats, II série, p. 381-382 et 377-378.

«Le christianisme est inconnu aujourd'hui d'une grande partie de la masse populaire, et le christianisme cependant

«est seul capable d'apaiser les souffrances morales et matérielles du peuple.

«Créons partout des œuvres sociales, des institutions économiques, des banques populaires, des sociétés de crédit. «Faisons des conférences, répandons des journaux.»

Discours prononcé au congrès du journal «la Croix», le 25 février 1892. Discours V, p. 130.

«Les œuvres sociales, sont devenues, pour tous ceux que n'aveugle point l'inintelligence de leur temps, qui comprennent la profondeur de l'évolution démocratique et prévoient ses irrésistibles développements, l'urgente nécessité et la garantie de l'avenir, pour les chrétiens, la sauvegarde de leur foi; elles ont révélé aux esprits clairvoyants le moyen de donner satisfaction aux légitimes aspirations du peuple émancipé, en appelant les initiatives personnelles, les dévouements spontanés à remplacer les institutions écroulées.»

Discours prononcé pour la clôture du congrès international du patronage de la jeunesse ouvrière, tenu à l'occasion de l'exposition universelle de 1900, le 15 juin 1900. Discours VII, p. 128.

Mais quelles œuvres entreprendre? Pour M. de Mun, l'œuvre sociale par excellence fut pendant bien longtemps l'organisation ouvrière, c'est-à-dire, «rapprocher dans une entente cordiale, faite de confiance mutuelle et de services rendus, de protection des intérêts communs, de conciliation des intérêts opposés, les deux classes que la Révolution a isolées sans lien permanent, que l'oubli de la loi divine éloigne trop souvent et que le socialisme, achevant leur divorce, veut armer pour la guerre.»

Discours prononcé à la clôture de l'assemblée des cercles catholiques de Landerneau, le 11 septembre 1896. Discours VI, p. 143.

«Mais les développements des entreprises antireligieuses
«font surgir un devoir plus pressant: «L'école chrétienne est
«la première de toutes les œuvres sociales: disputer l'enfance
«au détestable enseignement de l'école d'où Dieu est banni,
«c'est le premier devoir. Malheureusement il devient, dans
«quelques régions de plus en plus difficile».

Il faut suppléer et compléter l'école chrétienne Comment ?
«Dans toutes les paroisses, qu'il y ait ou non une école chré-
«tienne, on peut, sans qu'il en coûte beaucoup, établir un
«patronage de garçons et un patronage de filles souvent plus
«efficaces que l'école elle-même; on peut former un cercle
«d'hommes, une association de mères de famille; on peut
«monter une bibliothèque populaire, organiser une réunion
«d'études où des travailleurs intelligents viendront cultiver
«leurs esprits, élever leurs âmes, s'apprêter aux luttes, aux
«contradictions de l'atelier, du cabaret et du syndicat,
«où des conférenciers familiers, des causeurs amicaux s'en-
«tretiendront avec eux de leurs intérêts et de leurs besoins.
«dans beaucoup de paroisses, on pourrait créer une de ces
«sociétés de gymnastique ou de tir, déjà si nombreuses
«et si florissantes; dans tous les centres un peu importants,
«il faudrait établir la distribution des journaux et des publi-
«cations chrétiennement rédigées.

«Tout cela peut être immédiatement entrepris presque
«partout, et dans combien de régions industrielles ou agri-
«coles pourrait-on fonder aussi, avec l'appui moral et,
«s'il se peut, le concours actif des patrons et des proprié-
«taires, des syndicats chrétiens, ou au moins indépendants,
«de cultivateurs et d'ouvriers, créer des caisses de retraite,
«d'assurance contre les accidents, des mutualités familiales,
«des caisses rurales, des jardins ouvriers, des secrétariats
«du peuple!

«Et alors, quels services rendus, quel bien accompli,

«quel mal conjuré, quelle action exercée, quelle influence
«acquise!»

La conquête du peuple. Combats: II série, p. 355-356.

IV. — COORDINATION DES EFFORTS

«Nos œuvres sociales, nos cercles, nos patronages, nos
«associations sont les efforts admirables de groupes, trop
«souvent sans cohésion, sans direction commune, d'isolés
«trop souvent laissés à eux-mêmes, parfois dénoncés et
«désavoués pour leur zèle intempestif...

«Notre grande faiblesse, c'est que nous ne donnons pas
«assez l'impression de la vie. Notre action n'apparaît pas
«comme la constante manifestation d'une force organisée...

«Sans doute, nous avons des œuvres, beaucoup d'œuvres,
«mais partagées entre leurs objets multiples, elles n'ont
«entre elles, ni liens étroits, ni direction commune: leurs
«efforts isolés ne rayonnent pas hors du terrain particulier
«de chacune d'elles. Les œuvres sociales éparses ne forment
«pas le puissant réseau qui pourrait couvrir le pays... L'or-
«ganisation manque.»

*Extrait de deux articles: Examen de conscience et l'apostolat
laïque, du 1 janvier et du 15 mars 1908. Combats, III série,
p. 14 et 52.*

Programme. — «Les luttes sociales sont la fatalité de
«notre temps; désormais, elles domineront toutes les ques-
«tions politiques, et c'est elles qui décideront de la destinée
«des nations: il faut que les catholiques y soient préparés
«et que, dès aujourd'hui, ils s'organisent pour y faire face.
«Or la condition nécessaire de toute organisation, c'est un
«programme net et précis. Il faut donc que les catholiques
«en aient un, et qu'opposant à la politique matérialiste
«qui s'appuie sur les droits de l'homme et qui ne donne
«d'autre règle aux rapports sociaux que l'intérêt individuel,

«la politique chrétienne qui s'appuie sur les droits de Dieu, «garantie de tous les droits humains, et qui détermine «suivant sa loi le régime de la famille, du travail, du crédit «et de la propriété, ils arrachent à leurs adversaires, avec «le masque dont ils se couvrent, ce grand mot de justice, «qu'ils leur ont dérobé, pour en faire le but et le dernier «terme de la réforme sociale.»

Lettre au vice-amiral Gicquel des Touches sur le devoir des catholiques avant les élections de 1885. Discours III, p. 329.

Union. — «La première condition pour marcher de l'avant «c'est que l'union soit complète entre nous, c'est que nous «ne permettions jamais que les petits incidents, les petites «rivalités, les préoccupations humaines, jettent quoi que ce «soit qui ressemble à une division entre des hommes pour «qui le souci personnel n'est rien et qui n'ont d'autre ambi- «tion que de servir avec passion l'Église et la France...

«Nous marcherons tous dans l'union la plus complète, «la plus entière, avec cette seule pensée qui doit nous domi- «ner: organiser nos forces. C'est ce qui nous manque le «plus, c'est à cela qu'il faut tendre avec toute notre énergie «et toute notre persévérance.»

Discours prononcé au Congrès de «la Croix», le 25 février 1893. Discours V, p. 288.

«L'organisation est l'indispensable condition de toute «lutte efficace.

«Mais elle demeure comme un corps sans âme si elle «ne s'appuie sur la force morale que peut seul lui donner le «concours spontané des cœurs et des intelligences.»

Le mouvement social catholique, 8 août 1906. Combats, II série, p. 277.

«Nulle œuvre ne peut se flatter d'être sans défauts, «ni de réaliser pleinement le bien que rêvaient pour elle

«ses fondateurs. Chacune a ses imperfections, mais ce «n'est une force pour aucune de dénoncer les faiblesses des «autres. La longue pratique du dévouement social enseigne «cette humilité...

«L'union est à l'heure présente le premier besoin des «catholiques, la première et nécessaire condition de leur apostolat.»

Lettre au directeur de «l'Éveil démocratique», 24 septembre 1906. Combats, II série, p. 289-290.

V. — DON DE SOI

«On ne prend les cœurs qu'en donnant le sien et on ne «réussit à rien qu'en prenant les cœurs...

«On peut, par les idées, conquérir l'adhésion de quelques «esprits et frapper un moment l'attention de la masse; «on peut, par l'éveil des intérêts, déterminer l'initiative de «ceux qu'ils touchent directement; on n'entraîne décidément et on ne captive les hommes qu'en possédant leurs «cœurs et on ne possède les cœurs qu'en livrant le sien... «Le cœur seul atteint l'âme, et c'est l'âme qu'il faut prendre «parce qu'elle est le siège des passions qu'il faut vaincre...

«Aujourd'hui, parmi le tumulte des revendications populaires, devant la menace des bouleversements sociaux, et «aussi sous l'universelle préoccupation de la souffrance «humaine, il y a une parole qui renaît sans cesse dans les «discours des hommes publics, dans les harangues ministérielles, dans les livres et dans les journaux: Il faut faire «quelque chose! Mais quoi? La discorde éclate là-dessus: «la réforme de l'un n'est pas la réforme de l'autre; l'intérêt «de celui-ci se refuse à satisfaire l'intérêt de celui-là... Il y «a vingt-cinq ans, aussi, il fallait faire quelque chose: tout «le monde le sentait; le gouffre était là, béant: que pourrait-on y jeter? Nous avons dit: il faut y jeter nos cœurs!

«il faut nous donner, il faut aimer les plus petits, les plus
«faibles que nous, ceux qui souffrent et que la souffrance
«égare, ceux qu'on trompe et que la violence entraîne,
«ceux qui ne connaissent pas Dieu et ceux qu'on en dé-
«tourne, ceux qui nous offensent, qui nous blessent, qui
«nous outragent; il faut les aimer, les servir par amour,
«ainsi nous gagnerons leurs cœurs, et Dieu, pour qui nous
«travaillerons, possèdera leurs âmes.»

*Discours prononcé à la clôture de l'assemblée des cercles
catholiques de Landerneau, le 11 septembre 1896. Discours
VI, p. 138-141.*

«Au fond de toutes ces entreprises généreuses dont l'objet
«commun est l'éducation du peuple... il y a quelqu'un qui
«se donne, non pas qui donne sa bourse, mais qui se donne
«lui-même, qui donne son cœur, son intelligence et son
«temps, et qui les donne par le pur sentiment du devoir
«et l'invincible séduction du dévouement. Il se donne et
«il ne se donne que parce qu'il aime. Car le cœur est assez
«fort ici pour commander à la volonté.

«Sans cet homme, nulle œuvre ne peut vivre; elle est
«son âme et son sang. Quiconque en a fait l'expérience le
«sait et en témoigne. Ni les discours, ni les décrets, ni
«l'argent, ni la protection du pouvoir, n'y peuvent rien ou
«n'y peuvent suffire.

«Sans cet humble qui se donne par amour, rien ne se
«fait qui dure, rien ne se fait qui touche, qui retienne les
«hommes, qui les prene et les attache, parce que les hommes
«ne sont pris que par le cœur.»

*Discours prononcé pour la clôture du congrès international
du patronage de la jeunesse ouvrière tenu à l'occasion de l'expo-
sition universelle de 1900, le 15 juin 1900. Discours VII,
p. 122-123.*

«Cette occupation constante des ouvriers et des paysans

«entraîne de réels sacrifices: elle dévore le temps du repos,
«elle dérobe celui du plaisir; elle impose des fatigues et des
«ennuis; elle exige, enfin, de ceux-mêmes que soutient le
«goût de l'activité sociale, des actes toujours renouvelés
«de courage et de persévérance.

«Quel sentiment pourra déterminer un homme riche,
«indépendant, maître de ses loisirs, à une si grande abné-
«gation? L'intérêt, l'ambition électorale? peut-être et pour
«un temps; mais ce ne sera que l'exception, et le zèle qui
«n'a point d'autre aliment se rebute devant l'insuccès.
«J'ose dire que le sentiment religieux lui-même n'y suffit
«pas, s'il ne se hausse jusqu'à la pleine intelligence de la
«vie chrétienne. La dévotion a ses égoïstes comme le plaisir.
«Pour se mettre ainsi au service des autres, il faut les aimer.»

La conquête du peuple. Combats, II série, p. 377.

VI. — SOUCI DE FORMATION

«Il faudra bannir de son esprit (il s'agit de l'ouvrier
«bénéficiaire des œuvres) l'idée qu'il n'est là que pour jouir
«sans souci du bien-être que d'autres lui procurent, ten-
«dence funeste qui l'égaré sur le sens véritable des idées,
«qui le trompe sur le rôle qu'il doit jouer dans l'ordre social
«et qui l'habitue de plus en plus à abdiquer le sentiment de
«sa propre responsabilité... Arrachons l'ouvrier à ce dan-
«gereux engourdissement et rendons-le à lui-même en l'ha-
«bituant à s'occuper de ses propres affaires.»

*Discours prononcé à la troisième assemblée générale des
membres de l'œuvre des cercles catholiques, le 22 mai 1875.
Discours 1, p. 117.*

«Nous devons nous proposer pour but de former dans
«la classe ouvrière des hommes d'élite qui étroitement
«groupés entre eux deviendront à leur tour les apôtres
«de l'œuvre. Nous voulons que, dans la classe ouvrière,

«nos cercles soient des associations d'hommes éprouvés,
«ayant rompu avec toutes les faiblesses du respect humain,
«convaincus de leur mission, enthousiastes de leur œuvre,
«et devenant dans la masse qui les entoure les représentants
«et les apôtres d'une idée.»

Discours prononcé à la quatrième assemblée générale des membres de l'œuvre des cercles catholiques, le 13 mai 1876. Discours 1, p. 207.

«Notre grande force est dans les ouvriers, c'est sur leur
«apostolat près de leurs camarades, sur la mission qu'ils
«exercent eux-mêmes en propageant nos idées par leurs
«exemples et par leurs conseils que nous comptons surtout
«pour accroître nos forces.»

Discours prononcé au banquet de clôture de la réunion du secrétariat général de l'œuvre des cercles catholiques, le 17 juin 1888. Discours IV, p. 87.

«Une œuvre qui s'appuie sur le principe de l'association
«ne doit pas dépendre uniquement de son directeur ou de
«son président. Il faut qu'elle vive par elle-même, qu'elle
«soit l'affaire des associés, que ceux-ci la soutiennent par
«leur dévouement et leurs sacrifices. Il n'y a pas d'œuvre
«durable sans cela.»

Discours prononcé à l'assemblée générale de la société coopérative «l'Union catignollaise» tenue à Paris, le 2 mai 1891. Discours V, p. 12-13.

«L'avenir appartient à Dieu. L'heure venue il faut
«qu'il trouve des hommes et des cœurs capables de corres-
«pondre aux desseins qu'il prépare. Donner ces hommes
«et ces cœurs, voilà l'œuvre. Les ouvriers sont-ils prêts?»

La conquête du peuple. Combats, II série, p. 342.

VII. — PERSÉVÉRANCE ET ABNÉGATION

«J'entends quelquefois de braves amis qui, nous voyant «au plus fort de la lutte, nous disent en nous serrant les «mains «Ne vous découragez pas!» Mais comment pour- «rions-nous nous décourager ? Comment le pourrions-nous, «nous catholiques, qui avons cette force surhumaine que «donne la foi, et par laquelle nous sommes plus forts que «tous nos adversaires ? Comment le pourrions-nous, nous «qui sommes les fils de l'Église et qui croyons en elle ? «Quoi, nous décourager parce que nous avons des difficultés, «parce que nous subissons des attaques, parce que nous rece- «vons des outrages ? Mais, Messieurs, ce sont les fleurs «semées sur notre route.

«Les outrages, les violences, de quelque part qu'ils «viennent, les difficultés, les obstacles, c'est presque, j'ose «le dire, la paix de notre conscience, car, en vérité, si nous «n'avions pas cela, la route serait trop belle et le chemin «trop riant pour des chrétiens qui croient que rien ne se «fait de grand sans la souffrance.»

Discours prononcé au congrès de «la Croix», le 25 février 1893. Discours V, p. 294-295.

«Lacordaire l'a dit, dans son incomparable langage : «Toute doctrine a derrière elle un fossé large et profond «prêt à l'ensevelir; ce qui la sauve, c'est le sang qu'elle «y peut mettre pour le combler»... Le sang qu'il faut «aujourd'hui à notre doctrine, c'est celui du sacrifice quo- «tidien que nous offrirons à notre œuvre en travaillant pour «elle quand nous serons rebutés, en acceptant les épreuves «et les traverses, en nous soumettant à ses règles et en res- «pectant ses principes; c'est le sang de notre orgueil que «nous humilierons sans miséricorde devant Dieu; c'est le «sang de ce respect humain qui, s'il ne règne plus en maître

«dans la vie privée, n'en a pas moins conservé son empire
«dans la vie publique et dans les lois sociales.»

*Discours prononcé à la clôture de la troisième assemblée
générale des membres de l'œuvre des cercles catholiques, le
22 mai 1875. Discours 1, p. 130.*

«On cite des pays ingrats où, dit-on, «il n'y a rien à
«faire»; mot terrible, indigne d'un cœur chrétien, mot accu-
«sateur, bien plus de ceux dont il avoue les défaillances
«que de ceux dont il flétrit les résistances. En combien de
«ces terres ingrates, avant de dénoncer leur stérilité, a-t-on
«sérieusement tenté de jeter la semence? J'ose affirmer que,
«sauf en de bien rares exceptions, partout au contraire «il
«y a quelque chose à faire». C'est l'expérience de tous ceux
«qui se sont occupés des œuvres sociales, que jamais les
«concours populaires en leur ont fait défaut.»

La conquête du peuple. Combats, II série, p. 357.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.....	1
I. <i>Motifs du devoir social</i>	6
1. Le privilège des catholiques.....	6
2. La valeur sociale du catholicisme.....	9
3. Le rôle social de l'Église.....	15
4. Les exigences des vertus chrétiennes.....	19
a) Justice.....	19
b) Charité.....	22
5. L'honneur et les intérêts catholiques.....	25
<i>Appels au devoir social</i>	30
1. Aux catholiques.....	30
2. Aux jeunes gens.....	36
3. Aux prêtres.....	40
4. Aux hommes influents.....	42
III. <i>Conseils pour le devoir social</i>	46
1. Esprit surnaturel.....	46
2. Préparation à l'action: étude.....	50
3. Œuvres pratiques.....	52
4. Coordination des efforts.....	55
5. Don de soi.....	57
6. Souci de formation.....	59
7. Persévérance.....	61